

U d'of OTTAWA



39003002514288



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa



DIALOGUES,

CONTES

ET AUTRES POÉSIES.

LIBRARY OF THE
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
AT HARVARD UNIVERSITY
12 OXFORD ST. CAMBRIDGE, MASS.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
RUE DES FILLES-S.-THOMAS, N° 12.

DIALOGUES,

CONTES

ET AUTRES POÉSIES;

Par Charles Brifaut.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ { C. J. TROUVÉ, imprimeur-libraire, rue des Filles-Saint-
Thomas, n° 12;
GOUJON, libraire, rue du Bac, n° 33;
Tous les marchands de nouveautés.

1824.



09
2201
B52A16
1824
v.1

DIALOGUES DES MORTS.

TURENNE ET LUXEMBOURG.

ALORS que Luxembourg, dans les royaumes sombres,
Tout couvert de lauriers descendit chez les ombres,
Turenne, avec transport, courut le recevoir.
Deux héros ont toujours du plaisir à se voir,
Surtout quand ils sont morts; car ces rois du génie
Ne vivent pas, dit-on, en constante harmonie.
Ceux-ci dans notre monde étoient assez d'accord.
Tous deux, sans compliments, s'embrassèrent d'abord;
Puis, assis sur le banc des gagnés de batailles:
Que devient, dit Turenne, et Paris et Versailles?
Notre siècle toujours est-il riche en guerriers?
Est-on chargé d'argent ainsi que de lauriers?

Nos aimables Français , si remplis d'incartades ,
 Ne regrettent-ils point le jour des barricades ,
 Et monsieur de Beaufort , et le coadjuteur ?
 A-t-on des Parlements aplati la hauteur ?
 La cour est-elle en paix ? l'Europe est-elle en guerre ?
 Avez-vous doucement fini votre carrière ?
 Tracez-moi votre histoire , et figurez-vous bien
 Qu'ici la gloire est tout , quoiqu'on n'y soit plus rien.
 Du tableau de la vôtre éblouissez mon ombre .

Je vois qu'on flatte encor sur le rivage sombre ,
 Répond modestement le valeureux guerrier ,
 Des murs de Notre-Dame immortel tapissier .
 Ma gloire est peu de chose , et mon nom dans l'histoire ,
 Si l'histoire pourtant conserve ma mémoire ,
 Sous votre nom brillant sera sans lustre un jour .
 Les aigles sont passés et les geais ont leur tour .
 Je suis de ces derniers . Notre siècle , qui tombe ,
 De ses rayons mourants illumine ma tombe .

Tout s'éteint ; et Vendôme et Boufflers et Villars ,
 Seuls debout , au milieu de nos débris épars ,
 Soutiennent , en bronchant , ce colosse de gloire
 Qu'ont élevé si haut les arts et la victoire ,
 Cet ouvrage imposant dont vos vaillantes mains
 Aidèrent à créer les merveilleux destins.
 De nos prochains revers mon âme est affligée.
 Déjà du grand Louis la cour est bien changée.
 Les Amours et les Ris , de Versaille éloignés ,
 Honteux pour Loyola de se voir dédaignés ,
 Ont , avec Montespan , au couvent fait retraite.
 L'austère Maintenon , prude sage et discrète ,
 Captivant sans beauté la vicillesse du roi ,
 Au défaut de l'amour lui donne de la foi :
 Le trône est son pri-dieu , le Louvre est sa chapelle ,
 Et le conseil d'État se tient dans sa ruelle.
 L'impérieux Louvois en est mort de dépit.
 Le jésuite triomphe et le capucin rit.

De l'État aujourd'hui tels sont les nobles maîtres.

Tout beau, reprit Turenne, et respectons les prêtres
Sans eux j'étois damné. Retenez bien ce mot :

On peut dire à la fois grand prince et grand dévot ;

Témoin Louis neuvième et plus d'un autre encore.

Un prince a son couchant comme il eut son aurore.

C'est le déclin du nôtre : il devoit arriver.

Les prêtres n'y font rien ; et, s'il faut achever,

Supprimez, croyez-moi, ces gaîtés indiscrettes,

Et vous y gagnerez, tout héros que vous êtes.

J'ai su depuis un temps le trépas de Louvois :

Comme il vécut, dit-on, il est mort en surnois.

J'estimois ses talents sans aimer sa personne.

Après l'avoir loué, sans doute on le chansonne.

C'est notre sort commun. Nous sommes des acteurs

Sûrs d'avoir, en jouant, nombre d'admirateurs ;

Mais souvent du public nous souffrons le caprice,

Sur la scène applaudis, sifflés dans la coulisse.

Turenne assurément ne le sera jamais ;
 Son nom , dit Luxembourg , est l'orgueil des Français ;
 De nos ennemis même il a conquis l'hommage ,
 Et la patrie en deuil pleure sur son image .
 Quand j'allai disputer à nos altiers rivaux
 Le théâtre fatal de vos derniers travaux ,
 Bien mieux que Mascaron , dans ce revers célèbre ,
 Je fis , comme on l'a dit , votre oraison funèbre ,
 Et peut-être aujourd'hui quelque chef de renom
 Fait la mienne à son tour de la même façon .
 J'ai pourtant racheté ce sommeil de mes armes :
 A Guillaume parfois j'ai porté les alarmes ,
 Et quand , pour se venger , il m'appeloit bossu :
 Qu'en sait-il ? par derrière il ne m'a jamais vu ,
 Répondis-je . Ce mot dans les camps fit fortune .
 Bref , j'ai battu ce prince , et quatre fois pour une .

C'est répondre encor mieux , dit Turenne . Et quel don
 Paya vos grands exploits ? — Je fus mis en prison ;

On m'a fait mon procès, et j'ai cru que la Grève
Du vainqueur de Rocroi verroit périr l'élève,
Du nom d'empoisonneur indignement flétri.
Vous êtes étonné, j'en juge par ce cri.
Vous vîtes de Louis la cour enchanteresse
Où brilloient les beaux-arts, le goût, la politesse.
Ce n'est plus tout cela. Nous avons aujourd'hui
Beaucoup d'austérité, partant beaucoup d'ennui.
Nous avons eu bien pis : le diable et sa magie.
De la pauvre Voisin l'obscur tabagie
Quelque temps de la cour devint le rendez-vous.
Moi-même, j'en conviens, je fus au rang des fous.
Bouillon me conduisit dans cet antre effroyable
Où j'eus, pour mon malheur, commerce avec le diable.
Mais quel diable? L'Amour. Son dangereux poison
Par degré doucement altéra ma raison.
Je n'en connus point d'autre en ce fatal repaire.
Le lieu fut mal choisi pour un si gai mystère.

Mais qui cherche l'Amour regarde-t-il au lieu ?

Le repaire est un temple et le diable est un dieu.

Ce fut là tout mon crime ; il n'étoit que risible :

Il parut odieux , et d'un arrêt terrible

J'aurois , sans mes lauriers , subi les tristes coups.

Dans ce maudit travers j'ai donné comme vous ,
Reprit , en soupirant , le héros de la guerre.

L'amour vous fit chercher l'ancre d'une sorcière ,

L'amour m'a fait trahir le secret de l'État.

Il faut qu'il rende sot lorsqu'il ne rend pas fat.

Voilà donc notre sort ! Tout héros que nous sommes ,

Nous avons nos erreurs comme les autres hommes.

Et pourquoi voulez-vous qu'un prince en soit exempt ?

Le nôtre a sa foiblesse : en sera-t-il moins grand ?

Non. Errer est son lot , c'est le mien , c'est le vôtre ;

Et , s'il n'avoit ce tort , il en auroit un autre.

Mais lui devons-nous moins notre hommage et nos vœux ?

A-t-il moins , quarante ans , rendu son peuple heureux ,

Son règne florissant , et sur l'Europe entière
Des feux de son génie étendu la lumière ?
A-t-il moins à sa suite enchaîné tous les cœurs ,
D'un siècle encor grossier civilisé les mœurs ,
Et , chargeant de ses faits les pages de l'histoire ,
Multiplié pour nous les chemins de la gloire ?
Rappelez-vous ces temps où , dans la France en deuil ,
S'agitoient , en riant , la Folie et l'Orgueil ,
Des pamphlets d'une main et des flambeaux de l'autre ;
Lorsque du Dieu de paix cet infidèle apôtre ,
Ce Gondi qui , jouant à la rébellion ,
Se crut un factieux , et ne fut qu'un brouillon ,
Menoit , par des chansons , au bord des précipices ,
Un peuple d'étourdis , ses imprudents complices ;
Quand les princes ligués , m'entraînant avec eux ,
Changeoient à chaque instant de partis et de vœux ,
Servoient , trompoient , quittoient et la cour et la Fronde ,
Qu'enfin tout périssoit le plus gaîment du monde .

Quelle voix , terminant nos honteux démêlés ,
 Pouvoit rendre le calme à nos États troublés ,
 Le respect aux sujets , au trône la puissance ?
 Tout enseignoit l'audace , et rien l'obéissance.
 On n'avoit qu'un mot d'ordre , et c'étoit : Liberté !
 Sous les drapeaux changeants de la Frivolité ,
 Jeunes , vieux , grands , petits en foule alloient se rendre ;
 Chacun vouloit monter , tous craignoient de descendre :
 Plus de lois , plus de frein. Loin du Louvre inquiet ,
 Son fils entre les bras , la Reine s'enfuyoit ;
 Et le peuple indocile et le sénat rebelle
 Poursuivoient Mazarin , s'échappant avec elle.
 Deux fois l'Europe a vu le nom du cardinal
 Exiler de Paris le pupille royal.
 Dirai-je tout ? Les mains du ministre inhabile
 N'éteignirent les feux de la guerre civile ,
 Qu'en inclinant le trône aux pieds des factions.
 De l'astre de Henri les pâlisants rayons

Expiroient sur le front d'un enfant foible encore ,
Et de ce nouveau règne on méprisoit l'aurore...
Soudain il se dévoile à nos yeux éblouis.
Ce n'est plus un enfant , c'est un roi , c'est Louis ;
Louis qui , s'emparant de la toute-puissance ,
Dicte à la fois l'amour avec l'obéissance ,
Abaisse devant lui grands , magistrats , guerriers ,
Jette sur ses sujets des chaînes de lauriers ,
Les retient par l'honneur , les séduit par la grâce ,
Du refus d'un coup-d'œil leur fait une disgrâce ,
Et , promenant au loin ses bienfaits conquérants ,
Sous son sceptre adoré range tous les talents.
Quel prince autour de lui créa plus de merveilles !
C'est lui qui de Racine encouragea les veilles ,
Devina Bossuet , dont le regard de feu ,
Des hauteurs du génie , atteignoit jusqu'à Dieu ;
D'un fils à Montausier soumit l'auguste enfance ,
Fiant à la vertu l'avenir de la France ;

Des rois près de son trône accueillit le malheur ,
 Fonda , plein de vaillance , un temple à la valeur ;
 Anima tous les arts ; au sein de la patrie
 Fit , par d'heureux canaux , circuler l'industrie ,
 Et vit cent nations , accourant dans nos ports ,
 Du prix de leurs besoins agrandir ses trésors .
 Que d'un pompeux spectacle il éblouit la terre !
 Forbin tient le trident , Condé tient le tonnerre ;
 Rousseau saisit la lyre , et Lebrun les pinceaux :
 Le héros , au milieu d'une cour de héros ,
 S'élève , l'œil fixé sur ses vastes conquêtes ,
 De l'hydre des partis foule à ses pieds les têtes ,
 Jette aux peuples rivaux ou des lois ou des fers ,
 Respire en souverain l'encens de l'univers ,
 Et , superbe , aux talents gardiens de sa mémoire ,
 Demande des plaisirs qui sont encor la gloire .
 Quel nom s'égale au sien ! Partout je le revoi .
 On dira le grand siècle , on dira le grand roi .

Tous les âges viendront devant sa noble image
Se courber en passant ; et , d'un sublime hommage ,
Saluant l'astre heureux qui sur la France a lui ,
Tous les fils de la lyre auront des chants pour lui.
Qui pourroit , insultant à ce concert immense ,
D'un cri diffamateur élever la démence
Contre un roi protégé par tant de souvenirs ,
Français dans ses exploits , Français dans ses plaisirs ?
Ah ! l'on voudroit en vain déshonorer sa vie.
Un rempart de lauriers le dérobe à l'envie.
Admirons ses travaux , sa sagesse , ses lois ,
Et surtout soyons lents à condamner nos rois.

VOLTAIRE ET CHÉNIER.

VOLTAIRE.

SOYEZ le bien-venu , mon cher panégyriste ;
Vous faisiez de bons vers dans un siècle algébriste.
J'ai reçu votre épître , et j'en ai beaucoup ri ;
Mais de mes passions la mort m'a bien guéri.
Lorsque j'étois vivant , censeur un peu cynique ,
Lois , mœurs , religion , coutumes , politique ,
Je me moquois de tout sans scrupule et sans fin ,
Et j'ai quatre-vingts ans sifflé le genre humain.
J'aimois à contester ce qu'on aimoit à croire :
Ma muse , en ricanant , défigura l'histoire.
Je criois : Tolérance ! et ne tolérois rien.
J'ai dit beaucoup de mal , mais j'ai fait quelque bien.

Ah ! mon cher philosophe , aux fous de notre espèce
 Il n'appartenoit pas de prêcher la sagesse.
 J'eus ce petit orgueil , je m'en suis repenti ;
 Et vous voyez , confrère , un nouveau converti.
 Fénelon m'a changé ; Fénelon , ce vrai sage ,
 Qui de l'humanité parla le doux langage ,
 Qui , plaignant nos travers , au lieu de les railler ,
 Écrivit pour servir , et non pas pour briller.
 Vous avez mis , dit-on , son portrait dans un drame
 Qui vous aura valu quelque belle épigramme ;
 Car tel est de Paris le passe-temps joyeux ,
 Il se moque du bon et siffle l'ennuyeux.
 Suis-je encore en crédit dans ce Paris volage ,
 Où j'ai joué long-temps un si grand personnage ;
 Où Taconnet , Favart , Vestris et Beaumarchais ,
 Soutenoient mieux que moi l'honneur du nom français ?
 Depuis que j'ai quitté mon dernier territoire ,
 Je n'aime plus le bruit , mais j'aime encor la gloire.

La mienne est-elle entière? et Fréron n'a-t-il pas
 Quelque heureux successeur, dont l'utile fatras
 Apprenne à votre siècle, enchanté de s'instruire,
 Que Voltaire est un sot qui ne sut pas écrire?

CHÉNIER.

Quoi! de ma longue épître il ne vous souvient plus!
 En vers dignes de vous, en vers qu'on a relus,
 Je vous ai peint mon siècle, il est toujours le même.
 Le Français, cet enfant qu'on amuse et qu'on aime,
 Rit encore à Zadig, pleure encore à Brutus;
 En blâmant vos erreurs, il cite vos vertus.
 Voltaire est notre Dieu. La brillante couronne
 Qui sur son front sublime et s'élève et rayonne,
 Jette un jour immortel qui nous éclaire tous,
 Et fait baisser les yeux à ses rivaux jaloux.
 Des rivaux! En a-t-il? Seul il règne, il domine
 Au trône qu'il fonda sur la double colline.

Le sceptre du génie est resté dans ses mains :
Sa parole est encor l'oracle des humains,

VOLTAIRE.

Ah! laissez les grands mots à notre Académie :
Deux ombres , se parlant , ont plus de bonhomie.
Causons sans métaphore , et non pas sans esprit ;
Nous en avons tous deux , comme vous l'avez dit :
Soyons simples. Je vois qu'on ne l'est plus en France ;
Et la facilité , la grâce , l'élégance ,
Parmi vous ont fait place à ce style tendu ,
Dont frémiroit Boileau , s'il vous eût entendu.
Pourquoi le prenez-vous ? Ce ton n'est pas le vôtre.

CHÉNIER.

C'est celui de mon temps.

VOLTAIRE.

Gardez l'esprit du nôtre ,
Il vaut mieux. Que je plains tous vos pompeux auteurs !
Mais je plains encor plus leurs malheureux lecteurs.

Ces Messieurs en ont-ils ?

CHÉNIER.

Non. Paris, qui se blase,
 Cesse enfin d'applaudir à leur sublime emphase.
 N'importe : ils ont toujours la fureur d'imprimer,
 Et, pour se faire lire, ils veulent tout rimer.
 Leur Apollon, grotesque en sa métamorphose,
 Professe sous Cuvier, dont il gâte la prose ;
 Ou, singe de Thénard qui rit de ce travers,
 De carbone et d'azote épouvante le vers ;
 Ou parmi les métaux, loin des sphères divines,
 Se condamne, en bâillant, aux durs travaux des mines.
 Nous comptons, il est vrai, comme dans votre temps,
 Pour sauver notre honneur, des opéra charmants,
 Des vaudevilles noirs, de nobles parodies
 D'un ridicule heureux couvrant nos tragédies,
 Chefs-d'œuvre consolants et toujours très-courus,
 Depuis que du bon goût les amis sont accrus.

On regorge à Paris de ces belles richesses ;
Chacun y trouve à vivre. Oh ! que d'antiques pièces
Sous un titre nouveau trompant le spectateur !
Que de vers merveilleux nés avant leur auteur !
Nous avons au Parnasse admis les lois agraires ;
Et , si les citoyens n'y sont pas toujours frères ,
Les biens y sont communs : par cet heureux moyen ,
La misère est à l'aise et l'esprit est à rien.
De vous le mélodrame est ignoré peut-être ?
Que je plains votre siècle ! il ne l'a pas vu naître
De ses temples nouveaux couvrant nos boulevards ,
Chaque soir , aux accords des orchestres criards ,
Entremêlant les sons de sa voix narcotique ,
Rit et pleure à la fois la muse romantique.
Fille de la nature et rivale de l'art ,
Elle agite un grelot ou promène un poignard.
Un pied sur le cothurne , un pied sur une échasse ,
Elle marche en cadence , en badinant menace ,

Soupire en chevrotant ; et , dans ses longs discours ,
Toujours confiant tout , dissimule toujours .
Jeune , en ses ornements la vétusté se montre .
Sa pourpre de hasard , son trône de rencontre ,
De leur luxe équivoque étonnent nos badauds ,
Et non moins que son chant , ses diamants sont faux .
L'antique Melpomène , isolée , interdite ,
Voit pourtant prospérer sa sœur hermaphrodite ,
Dont les noirs souterrains , les grottes , les tombeaux ,
Les niais , les brigands , les geoliers , les bourreaux ,
Les sièges , les combats , les tremblements de terre ,
Les déluges , les feux et les coups de tonnerre ,
Du génie allemand riches inventions ,
Condamnent à l'oubli nos vieilles fictions :
Et nous forçant de rompre , au milieu des risées ,
De la triple unité les chaînes méprisées ,
Ouvrent à notre audace un champ illimité
Où le talent perdu s'égaré en liberté .

Quel bonheur pour le goût , les arts , la politesse ,
 Si , de son temple enfin bannissant la déesse ,
 Sans souvenir des Grecs , sans souci des Latins ,
 La muse parvenue , empruntée aux Germains ,
 Régnoit seule à son tour , et , changeant tout de face ,
 Aux révolutions livroit notre Parnasse !
 Ces temps viendront sans doute , et je m'en réjouis ;
 Car tout défunt qu'on est , on aime son pays ,
 On veut sa gloire. Eh bien ! que pensez-vous du nôtre ?

VOLTAIRE.

Confrère , je croyois mon temps plus fou qu'un autre.
 Je vois avec plaisir que vous nous surpassez ;
 Par vos neveux un jour vous serez effacés :
 Plus le monde vieillit , et plus il extravague.
 La Raison , froid pilote , en vain contre la vague
 Défend ce grand vaisseau qui perd tous ses agrès.
 Mais parlons des salons où j'eus quelques succès.

Sont-ils encore ouverts aux jeux de la Folie ?

Y portez-vous toujours la gaîté, la saillie ?

Et, causeurs séduisants...

CHÉNIER.

Oh ! nous ne causons plus ;

Nous disputons. Paris, de vos cercles d'élus,

Où brilloient l'enjoûment, la finesse et la grâce,

Garde un vain souvenir qui chaque jour s'efface.

Notre goût est changé ; nos mœurs changent aussi.

Et puisqu'avec franchise on doit parler ici,

Aux désordres publics j'ai concouru moi-même :

Cherchant la liberté, mon idole suprême,

Je trouvai l'anarchie ; et mon œil assidu,

S'égarant follement dans ce pays perdu,

Crut de la liberté voir la terre promise.

J'étois un philosophe ; on conçoit ma méprise !

Loin de rétrograder, je m'avançois toujours.

Enfin, devant un trône, après de longs détours,

J'allai, Cyrus en main, aux pieds du despotisme
 Prosterner le bonnet du républicanisme.
 Ma fière indépendance encensa le tyran,
 Et le public siffla l'Apollon courtisan.
 Cela ne rend pas gai. Plein d'une humeur caustique,
 Je poursuivis alors de mon fouet satirique
 Mes nombreux ennemis, ardents à m'attaquer,
 Et je les déchirois, au lieu de les claquer.
 Ils me l'ont bien rendu. De leurs rudes morsures
 Mon cœur, qui saigne encor, vous montre ses blessures.
 Plaignez mon infortune.

VOLTAIRE.

Écoutez, mon ami :
 Sous les coups des tyrans Démosthène a gémi ;
 Du Tasse emprisonné vous connoissez l'histoire ;
 Voyez mourir Milton, étranger à sa gloire ;
 Voyez moi-même enfin payant chez nos Français,
 Par soixante ans d'affronts, soixante ans de succès ;

Racine en pleurs, fuyant les dégoûts du parterre.
 Le temple du Génie est un temple de verre ;
 Souvent la grêle y tombe ; et le Dieu , tout froissé,
 Sur son fragile autel est souvent renversé.
 De quoi nous plaignons-nous ? Nous-mêmes sur nos têtes
 N'avons-nous pas sans cesse appelé les tempêtes ?
 Nous perdions nos talents en honteux dé mêlés ,
 Siffleurs injurieux , à notre tour sifflés.
 Oh ! que j'aurois bien fait , quittant cette marote ,
 D'écrire pour la gloire , et non contre Nonote !
 Mais notre plus grand crime , à vous ainsi qu'à moi ,
 (Sitôt que l'on est mort on est de bonne foi)
 C'est d'avoir maltraité , moi Rousseau , vous Delille.
 Votre main de ses traits blessa l'autre Virgile ;
 Jean-Jacque , incessamment par la mienne attaqué ,
 Descendit au tombeau malheureux et moqué ,
 Comme vous l'avez dit dans votre belle épître.
 Jean-Jacque ! il m'est permis de r'ouvrir ce chapitre ;

Car j'ai depuis long-temps embrassé sans chagrin
 Ce rival glorieux qui m'a tendu la main.
 Et vous, à ce Delille aussi brillant qu'aimable,
 N'auriez-vous pas rié quelque amende honorable?
 Sa lyre harmonieuse enfin vous a touché.

CHÉNIER.

Mon maître, excusez-moi : l'orgueil fut mon péché.
 Je trouvois de l'abbé la musique importune,
 Et contre son habit j'avois de la rancune.
 Je suis mort endurci.

VOLTAIRE.

Vous ne m'étonnez pas.
 L'ennemi des abbés les hait jusqu'au trépas.
 Pour moi, j'aimai toujours cet élégant poëte,
 Des vertus et des arts immortel interprète,
 Semant autour de lui les bons vers, les bons mots,
 De palais en palais, de châteaux en châteaux

Promenant mollement sa muse fortunée,
A la table des grands, de lauriers couronnée.
Il joue avec la vie, il se rit du malheur ;
Dans le sein de la joie il chante la douleur,
Et la mobilité de ses desirs volages
Vit dans ses sentiments comme dans ses ouvrages,
Où, par un doux contraste, il fait passer soudain
Du deuil d'un cimetière à l'éclat d'un jardin,
Du bal à la prison, d'un combat à des fêtes,
Des chants du rossignol au fracas des tempêtes,
Et du tableau des champs par la Paix habités,
Aux spectacles pompeux des bruyantes cités.
Son luth fut un présent des Filles de mémoire.
Ses jours sont du bonheur, ses loisirs de la gloire :
Doué par la nature, il lui rend ses bienfaits,
Et c'est le mieux gâté des enfants qu'elle a faits.
On m'a dit qu'en vos temps de terreur et d'orgie,
Cet auteur plein de grâce et même d'énergie,

Saisi dans sa retraite , au cri de liberté ,
 Rudement fut conduit au fameux comité
 Qui sut si bien veiller au salut de la France.
 Accusé , nous daignons écouter ta défense ,
 Lui dit-on. N'as-tu pas , en mauvais citoyen ,
 De la sœur du tyran solennisé le chien ?
 Tes vers adulateurs te coûteront la tête.
 Eh ! reprit doucement notre aimable poète ,
 Quand j'aurois pour un chien rimé sur mon grabat ,
 Trouvez-vous là , messieurs , de quoi fouetter un chat ?
 On rit : il fut absous. Quoi ! vous riez vous-même !

CHÉNIER.

Oh ! vous m'en direz tant qu'il faudra que je l'aime.
 Mais , de grâce , oublions , et vous savez pourquoi ,
 Des temps infortunés , si funestes pour moi.
 Vous voyez ma rougeur , elle parle et m'accuse.

VOLTAIRE.

C'est pour vous un éloge , ou du moins une excuse.

Qui donc vous entraîna ?

CHÉNIER

Vos leçons , vos écrits ,

VOLTAIRE.

Dites vos passions. Vous m'avez mal compris.
 Voltaire n'eut jamais ces pensers effroyables.
 Il voulut bien gâter , non tuer ses semblables ;
 Et, si l'un mène à l'autre en ce siècle infernal ,
 Périront mes écrits , auteurs de tant de mal !
 J'abjure avec horreur mes frivoles maximes ,
 Qui , s'apant les vertus , ont enfanté des crimes.
 Pourquoi , pourquoi le Ciel , arbitre de mes jours ,
 Ne m'a-t-il pas permis d'en prolonger le cours
 Jusqu'à ces temps d'opprobre où vos Français volages ,
 Contre l'humanité s'armant de mes ouvrages ,
 D'étourdis qu'ils étoient se changeoient en bourreaux ,
 Et couroient , en mon nom , dresser des échafauds ?

Allez , aurois-je-dit à ces Gracchus de place
 Qui , du sein de la fange , élevoient leur audace
 Jusqu'au trône captif , habité par l'effroi ,
 Et , mes vers à la bouche , osoient frapper leur Roi ;
 Allez , je vous méprise et je vous désavoue ,
 Monstres ! ne couvrez plus mon nom de votre boue .
 Avez-vous donc pensé que l'auteur du *Mondain* ,
 S'il se moqua d'Adam , put applaudir Caïn ?
 Pensez-vous que ma muse et riante et légère
 Pour l'art d'assassiner renonce à l'art de plaire ?
 Qu'avons-nous de commun ? Examinons-nous bien :
 Le meurtre est votre Dieu , le plaisir est le mien ;
 Je veux de nobles mœurs , vous m'en offrez de basses ;
 Vous adorez Marat , je sacrifie aux Grâces ;
 Vous brûlez les châteaux , j'aime à les habiter .
 Misérables ! en vous qui pourroit me tenter ?
 Chantre du luxe heureux qu'un art commode invente ,
 Pour vos hideux lambeaux , dopt l'aspect m'épouvante ,

Quitterois-je la soie et l'or et le brocard?
 A vos banquets du crime irois-je prendre part,
 Et préférer, fuyant nos aimables orgies,
 L'éclat de votre torche aux feux de nos bougies?
 Est-ce à vous que ma voix récitera mes vers,
 Approuvés par le goût, et vantés par Boufflers?
 Qu'y pourriez-vous comprendre? et pour moi quelle gloire
 D'asseoir sur vos tréteaux les Filles de mémoire;
 D'obtenir qu'au milieu du flot populacière
 L'épaisse tricoteuse et le maçon grossier,
 Daignant par un gros rire accueillir mon hommage,
 De civiques baisers m'enfument le visage,
 Et que mes vers, par eux habillés d'un air neuf,
 Après la carmagnole, amusent le Pont-Neuf!
 Je hais la liberté, puisqu'elle s'encanaille.
 Rentrez dans la taverne, et rendez-moi Versaille :
 Rendez-moi ses plaisirs, ses fêtes, ses grandeurs,
 Son sceptre de lauriers, sa couronne de fleurs,

Et son roi vertueux , et sa reine charmante ,
 D'une brillante cour déité plus brillante ,
 Et leur cortége heureux de belles , de guerriers ,
 Et de nos souverains les jeunes héritiers
 Parés des souvenirs de mille ans de victoires ,
 Et la France a genoux devant toutes leurs gloires.
 J'aime mieux , dans l'excès de mes justes dégoûts ,
 Etre esclave par eux qu'être libre par vous.
 Esclave ! Qu'ai-je dit ? Nation trop crédule ,
 Laisse là de tes fers le rêve ridicule.
 Non , tu n'en portois pas ; non , ta timide main
 N'eût pas brisé le joug , s'il eût été d'airain.
 Rends justice à celui dont le seul tort peut-être
 Fut d'abaisser le trône et de se méconnoître .
 Vous , allez relever vos esprits abattus
 Vers l'apôtre du bien , vers l'ange des vertus.
 Rejoignez Fénelon ; que sa douce parole
 Au fond de votre cœur descende et le console :

Ce cœur en a besoin. Allez : il est un Dieu
 Qu'on peut nier là-bas , qu'on adore en ce lieu ;
 Un Dieu qui pèse tout dans sa juste balance ;
 Et son éternité nous attend en silence.
 Je l'ai chanté toujours sans le connoître bien.

CHÉNIER.

Voudra-t-il de Chenier ?

VOLTAIRE.

Il ne refuse rien.

Mais , à son tribunal avant de comparoître ,
 Purifiez vos bras rougis du sang d'un maître ;
 Et , courbé sous le poids d'un juste repentir ,
 Protégé du pardon de l'auguste martyr ,
 Revenez sans frayeur , armé de ce seul titre ,
 Attendre votre arrêt aux pieds du grand Arbitre.

Pour vous . mes chers Français , si brillants et si fous ,
 Soyez encor vous-même , et reprenez vos goûts.

Change , suis mon exemple , ô nation légère !
Souvent je t'ai donné , tant j'aimois à te plaire ,
Des conseils moins prudents que tu suivis trop bien.
Je te dis d'être sage , et tu n'en feras rien.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET L'ABBÉ
LEGRIS-DUVAL.

L'ABBÉ DUVAL.

EH QUOI ! toujours farouche et toujours solitaire !

JEAN-JACQUES.

Jean-Jacques a chez les morts porté son caractère.

En voyant qu'on l'aborde , il a soudain frémi.

L'ABBÉ DUVAL.

Il s'éloigne d'un frère.

JEAN-JACQUES.

Il fuit un ennemi.

L'ABBÉ DUVAL.

Qui ! moi , votre ennemi !

JEAN-JACQUES.

N'êtes-vous pas un homme ?

L'ABBÉ DUVAL..

Je suis prêtre et chrétien.

JEAN-JACQUES.

Double masque !.. On vous nomme ?

L'ABBÉ DUVAL.

Duval. Ce simple nom ne vous est pas connu.

JEAN-JACQUES.

De vertus entouré , ce nom m'est parvenu.

La charité se peint sur vos traits vénérables.

Autant que je les hais vous aimez vos semblables :

A leur faire du bien vos jours se sont usés :

Vous serviez des ingrats , je les ai méprisés ;

Je n'ai point voulu d'eux.

L'ABBÉ DUVAL.

Moi , du Dieu qui console ,

Humble apôtre , semant la céleste parole ,

J'ai vu tous les humains à son nom s'attendrir ;
Au devant du malheur je les ai vus courir.
J'ai dit : priez, donnez ! Et de chastes aumônes ,
Descendant jusqu'à moi , du haut même des trônes ,
Venoient récompenser mon zèle diligent ,
Et passaient de mes mains aux mains de l'indigent.
Des hospices nouveaux s'étendoient sur la France ;
La charité veilloit au lit de la souffrance ;
De ces filles du Ciel qui, prodigues de soins ,
Placent tous les secours près de tous les besoins ,
La famille , à ma voix , se releva dans l'ombre ,
Et des infortunés vit décroître le nombre.
Songez à ces enfans , timides émigrés ,
Des monts de la Savoie à Paris attirés ,
Sans asile , courbant leurs fronts nus sous la pluie ,
Tendant au froid passant leurs mains noires de suie.
A tous ces orphelins mes bras étoient ouverts ;
Rassurés , ils marchaient de ma pitié couverts ;

Ils retrouvoient en moi leurs parents , leur patrie ,
Et devant les autels , d'une voix attendrie ,
Rendoient grâce au Dieu bon qui prévenoit leurs vœux
Par la main d'un pasteur humble et pauvre comme eux.
Sans nom , sans bien , perdu dans la troupe fidèle ,
Je n'étois rien par moi ; je fus tout par mon zèle.
Ah ! dans ma charité je ne m'informois pas
Si , faisant des heureux , je ferois des ingrats.
Envoyé du Très-Haut vers la terre éplorée ,
J'allois , j'accomplissois ma mission sacrée.
Et dans quel temps encor ! Quand l'incrédulité
Sous son pied dédaigneux fouloit la Piété ;
Lorsqu'errant à travers un dédale de crimes ,
Entouré de flatteurs , d'esclaves , de victimes ,
Du haut de sa fortune , un effrayant guerrier
Jetoit d'immenses fers autour du monde entier ,
Et , promenant son char de victoire en victoire ,
Du œuil des nations obscurcissoit sa gloire.

Moi, derrière le char de ce vainqueur sanglant,
Je marchois soutenu d'un espoir consolant ;
De ceux qu'il affligeoit j'adoucissois les peines ;
Je cherchois ses captifs pour détendre leurs chaînes.
Ainsi, le plus obscur des prêtres du Seigneur,
En ces temps désastreux, eut le sublime honneur
De porter des secours, dans leurs prisons cruelles,
Aux compagnons sacrés du père des fidelles,
A ces vieillards divins, sans force, sans appui,
Du Vatican désert rejetés avec lui.
Fier de les accabler, le tyran de la terre
Voulut l'être du Ciel et toucher son tonnerre.
Mais là le châtement fut pour lui renfermé ;
Il y porta la main, il tomba consumé,
Et, du jour du salut voyant l'aurore naître,
J'ai dit : ton serviteur, mon Dieu, peut disparaître,
Car les infortunés n'ont plus besoin de moi :
La vertu sur le trône est assise avec toi.

O de la bienfaisance héritage céleste !
 J'ai passé sur la terre , et mon ouvrage reste ,
 Tandis qu'ils sont détruits les travaux des puissants
 Chaque jour, arrosé de pleurs reconnoissans ,
 Mon tombeau dit à l'homme : aime et sers tes semblables ;
 Laisse au monde , après toi , des traces honorables.
 L'homme est un voyageur timide et curieux
 Qui traverse la terre et se repose aux cicux ;
 Il cherche , en poursuivant son court pèlerinage ,
 S'il peut par quelque bien signaler son passage ,
 Accomplir un devoir, servir l'humanité :
 S'il n'a rien fait pour elle , il n'a point existé.

JEAN-JACQUES.

Que vous fûtes heureux ! Votre âme simple et pure
 Fit le bien sans effort , vit le mal sans murmure.
 Libre de suivre en paix vos vertueux penchans ,
 Vous n'avez point subi la haine des méchants .

De vos amis menteurs pleuré les perfidies ,
Contre vos jours proscrits vu cent trames ourdies.
Mais moi ! Ne jugez pas ce cœur blessé par eux ,
Ce cœur , comme le vôtre , aimant et généreux ,
Ce cœur qu'ils ont forcé de connoître la haine.
Né pauvre , autour de moi j'ai vu la race humaine
Passer sans regarder cet étranger nouveau ,
Dont la main du mépris repoussa le berceau.
Que de chagrins versés sur mon enfance obscure !
A côté des mortels placé par la nature ,
De la société les insolentes lois
M'exiloient à leurs pieds , me ravissoient les droits
Qu'à tout être vivant accorda le Ciel même.
Le malheur avec lui porte aussi l'anathême :
Je l'éprouvai. Pourtant , aux rebuts condamné ,
Je devinois la gloire où j'étois destiné ;
Je sentois mon talent qu'aujourd'hui l'on renomme ,
Et l'habit du valet cachoit mal le grand homme.

Quarante ans dans la fange , abaissé par le sort ,
Mon génie avec lui luttant d'un noble effort ,
Ose écouter enfin sa légitime audace ,
S'élancer de la foule , et conquérir sa place .
Au-dessus des mortels qui m'avoient dédaigné ,
Tel qu'un Roi rétabli , j'ai paru , j'ai régné .
Mais rien ne m'attachoit à ces êtres bizarres ,
Prodigues de bons mots et de bon sens avarés ;
Dans un cercle éternel d'intrigues , de plaisirs ,
Promenant le fardeau de leurs honteux loisirs ,
Fuyant en vain l'ennui fidèle à les poursuivre ,
Incapables d'aimer , inhabiles à vivre .
Quel siècle ! Nul respect des antiques vertus ;
De l'honneur déserté les autels abattus ;
Des courtisans sans mœurs , des guerriers sans courage ;
Les faveurs pour le fou , les exils pour le sage ;
La discorde partout ; des pédants empourprés
Du trône de leur maître usurpant les degrés ;

Du fond des temples saints deux factions rivales ,
Dans l'Etat divisé , traînant de longs scandales ;
Le cynisme marchant de la mitre couvert ;
Le foyer domestique à la débauche ouvert ;
Les feux d'hymen trahis pour d'adultères flammes ;
Les femmes sans époux , et les époux sans femmes ;
Tous les nœuds du devoir relâchés ou rompus ,
Tous les esprits faussés , tous les cœurs corrompus ;
Enfin , un peuple entier dansant sur des abîmes ,
Et par mille travers préludant à des crimes.
Dans ce siècle railleur , indévot et léger ,
Qu'avois-je à faire , moi , philosophe étranger ?
Devois-je respecter ses usages frivoles ,
Prostituer l'encens à d'impures idoles ,
Couvrir mon front sans art de leur masque imposteur ,
D'un peuple efféminé méprisable flatteur ?
Non. D'un vaste projet l'orgueil vint me séduire ,
Et , pour tout réformer , je voulus tout détruire.

Il est, il est des temps où, pour les nations,
S'éclaire enfin la nuit des superstitions ;
Où de leurs vieilles lois les barrières factices
Tombent avec fracas sous le poids de leurs vices ;
Où la raison reprend sa sainte autorité,
La nature ses droits, l'âme sa dignité.
Souvent d'un homme seul dépend ce grand ouvrage.
Cet homme, j'osai l'être : il falloit du courage,
J'en eus ; et dans la route où j'allois m'engager,
Ne voyant que la gloire, oubliant le danger,
Surtout de mes affronts vengeant le long supplice,
J'invoquai mon génie, et j'en fis mon complice.
Bientôt les préjugés s'écroulent à ma voix ;
A la société j'apporte d'autres lois ;
J'apprends ses droits à l'homme, aux peuples leur puissance.
Tout change ; et s'éveillant au cri d'indépendance,
Les générations, mes écrits à la main,
Demandent compte aux Rois des fers du genre humain,

De leurs destins nouveaux se rendent les arbitres ,
Discutent leurs devoirs , s'emparent de leurs titres ,
Chassent des vieux abus le cortège insensé ,
Et , couvrant le présent des débris du passé ,
Ouvrent à la raison une carrière immense.
Du monde émancipé la grande ère commence ,
Plus d'obstacles. Partout , aux feux de mes rayons ,
Vers un libre avenir marchent les nations :
La pensée affranchie instruit deux hémisphères ;
Les rangs sont nivelés , les citoyens sont frères ;
La naissance au talent résigne les emplois ;
Sur les trônes brisés l'autel sacré des lois
S'élève , et reçoit seul l'encens patriotique
De peuples , à leurs pieds foulant le joug antique.
Mon nom vous fait pâlir , charlatans décorés !
Vos honneurs sont détruits , vos blasons déchirés.
Et moi , dont vos dédains proclamoient la bassesse .
Dans la postérité je grandirai sans cesse.

Ainsi ce pauvre auteur, poursuivant vos travers,
 Avec sa foible plume a changé l'univers,
 Et d'un monde nouveau composé l'harmonie !
 Ainsi de ses affronts se venge le génie !

L'ABBÉ DUVAL.

Ainsi l'orgueil d'un seul fait le malheur de tous !
 Homme insensé, jouet d'un aveugle courroux,
 Fallait-il, pour punir quelques obscurs outrages,
 Sur vos contemporains déchaîner les orages,
 Renverser un empire, et, dans vos jeux cruels,
 Déraciner le trône et briser les autels ?

JEAN-JACQUES.

L'essai fut malheureux ; mais pourquoi mes élèves
 Ont-ils, en les gâtant, réalisé mes rêves ?
 Que ne m'ont-ils compris ! Est-ce ma faute à moi
 Si l'homme corrompt tout et ne veut point de loi,
 S'il ne peut s'arrêter dans un juste équilibre ?
 Esclave quand il sert, tyran dès qu'il est libre.

L'ABBÉ DUVAL.

Vous l'aviez mal connu !

JEAN-JACQUES.

Je l'avoue.

L'ABBÉ DUVAL.

Et vos mains

Ont à sa turbulence ouvert tous les chemins !

Philosophe superbe , avec quelle imprudence

Vous appeliez le jour de son indépendance !

Et vous disiez : S'il faut , blessant l'humanité ,

D'une goutte de sang payer la liberté ,

Gardons nos fers.

JEAN-JACQUES.

Sans doute.

L'ABBÉ DUVAL.

Et ces termes étranges :

Mon Contrat social ne convient qu'à des anges ,

Ils vous sont échappés.

JEAN-JACQUES.

Oui.

L'ABBÉ DUVAL.

Pourquoi donc , cruel ,
Faire un gouvernement pour le placer au Ciel ?
Quoi ! de vos propres lois vous défendiez l'usage !
Vous n'étiez qu'un rêveur , vous vous croyiez un sage.

JEAN-JACQUES.

Mais pouvois-je prévoir , c'est là ce qui m'absout ,
Que l'homme abuseroit...

L'ABBÉ DUVAL.

L'homme abuse de tout.
Vous l'avez dit encor ; vous êtes sans excuse.

JEAN-JACQUES.

Mes contradictions m'étonnent : je m'accuse.
Toutefois on m'a vu dans la route du bien.
Les mères vous crîront : Il nous conseilla bien.

Enfin , mes seuls amis , je n'en voulus point d'autres ;
Les enfants...

L'ABBÉ DUVAL.

Les enfants ! Qu'avez-vous fait des vôtres ?

Oh ! qu'il a mieux fondé ses droits à notre amour ,

Qu'il a mieux des humains mérité le retour ,

Celui dont le nom seul m'attendrit , me soulage ,

Ce Fénelon , si cher à l'enfant comme au sage !

Oh ! que de la bonté le pouvoir est charmant !

La vertu plairoit moins sans son enchantement.

Que j'aime à retrouver sous sa plume éloquente

D'un père affectueux la morale touchante !

Souvent de ses écrits savourant la douceur ,

J'ai dit : C'est un ami qui me livre son cœur ;

C'est un consolateur envoyé dans mes peines ,

Qui m'allège le poids des misères humaines ;

C'est un ange de paix apparu dans la nuit ,

Dont le flambeau prudent m'éclaire et me conduit.

Vous dont l'âme insensible , à l'amitié fermée ,
 Contre les maux d'autrui reste toujours armée ;
 Vous qui méconnoissez le plaisir d'être humains ,
 Puisse son livre aimable un jour orner vos mains !
 Alors s'amollira votre rigueur farouche ;
 La douce aménité rira sur votre bouche ;
 Par un lien céleste à leur sort attachés ,
 De vos frères bientôt tendrement rapprochés ,
 Vous connoîtrez alors la noble jouissance ,
 Compagne de l'Amour et de la Bienfaisance ;
 Et , fiers de vous trouver un cœur sensible et bon ,
 Vous bénirez le Dieu qui créa Fénélon .

JEAN-JACQUES.

Vous m'offrez un modèle. Ah ! dans mon siècle impie ,
 Ce modèle si beau n'eut jamais de copie ,
 Et faut-il me blâmer si , pesant leur valeur ,
 De mes contemporains je me crus le meilleur ?

J'examinai long-temps les hommes de notre âge,
Et, parmi tant de fous, je ne vis pas un sage.

L'ABBÉ DUVAL.

Qu'étoit donc ce penseur qui, du chaos des lois,
Fit jaillir des humains les devoirs et les droits,
Jugea du peuple-roi la longue tyrannie,
Près de celui de Rome éleva son génie,
Sema les vérités, éclaira les vieux temps,
Et, couvrant l'avenir de rayons éclatans,
Montre au législateur, étonné de l'atteindre,
La route qu'il faut suivre et l'écueil qu'il faut craindre?
Qu'étoient ces d'Aguessseau si dignes de leur nom,
Ces intègres Molé, ces doctes Lamoignon,
Du glaive de Thémis armant leur main prudente,
Et portant loin des cours leur pourpre indépendante?
Citerois-je Penthièvre ouvrant aux malheureux
Ses immenses trésors qu'il n'aimoit que pour eux?

Dois-je nommer Rollin , Rollin qui , de l'enfance
 Parut le second père et l'autre Providence ,
 Modèle des vertus qu'enseignoient ses leçons ;
 Vieux de savoir , parmi les nombreux nourrissons
 Qu'aux sources de l'antique abreuvoit sa sagesse ,
 Sur trois mille ans de gloire appuyant leur foiblesse ,
 Et devant des héros étrangers et païens
 Élevant des Français et formant des chrétiens ?
 Je ne t'oublierai point , généreux Malesherbes ,
 Toi qui , dans la splendeur de ces palais superbes ,
 Où de la Vérité n'osoit entrer la voix ,
 Guidas cette humble vierge au trône de nos rois ;
 Toi qui , plus tard , hélas ! vers un peuple rebelle ,
 Voulus , mais vainement , te glisser avec elle ,
 Et vis , à son aspect , le crime rugissant
 Se lever , la voiler et frapper l'innocent .
 Point de sages ! Ceux-là vous devez les connoître ;
 Et vous calomniez l'âge qui les vit naître !

JEAN-JACQUES.

Hélas! ils existoient, ce n'étoit pas pour moi.
Tout ce que j'ai connu, tout m'a manqué de foi.
Oh! parmi ces ingrats dont l'âme indifférente
Fuyoit ou trahissoit mon infortune errante,
Oh! si j'avois trouvé, fatigué de souffrir,
Un bras pour m'appuyer, un cœur pour me chérir!
Si quelqu'un m'avoit dit : existons l'un pour l'autre ;
Du globe où nous rampons, et qui n'est pas le nôtre,
Sortons, élançons-nous vers un monde plus beau :
Là, des arts tour à tour échangeant le flambeau,
Élevant notre esprit, fortifiant notre âme,
Donnons à la vertu nos jours qu'elle réclame....
Alors, encouragé par cette voix du Ciel,
Plus de deuil sur mon front, dans mon cœur plus de fiel :
Rien ne m'auroit coûté pour conquérir l'estime,
Et, comme mon talent, ma vie étoit sublime.

Alors on eût connu Jean-Jacques tout entier.
 Ceux mêmes dont l'erreur m'a dû calomnier
 Auroient vanté mon âme autant que mes ouvrages.
 Mais non : je fus créé pour subir des outrages.
 Trompé, trahi, jeté de malheurs en malheurs,
 Chaque instant de mes jours fut en proie aux douleurs ;
 Mes yeux ne rencontroient que des sujets d'alarmes ,
 Et jamais une main ne vint sécher mes larmes.
 Ma voix , dans l'univers , poussoit des cris perdus ,
 Mes stériles soupirs ne m'étoient point rendus :
 Tout se taisoit pour moi , tout , hors la flatterie.
 Semblable à l'exilé qui cherche une patrie ,
 J'ai vécu sans bonheur, j'ai péri sans secours.
 Tels de qui sait aimer se consomment les jours.
 Eh bien ! faut-il me plaindre ou me blâmer encore ?

L'ABBÉ DUVAL.

Je vous blâme et vous plains. Vers le Dieu que j'adore

Que n'avez-vous porté votre cœur et vos yeux ?
Vous regardiez la terre : il étoit dans les cieux ,
Cet ami dont l'oreille entend chaque parole ,
Dont la vertu soutient , dont la bonté console.
Croyez-moi : devant lui si vous eussiez montré
Les blessures d'un cœur que l'homme a déchiré ,
La Consolation , près de vous descendue ,
Vous eût dit que jamais une plainte perdue
Ne monta sans réponse aux pieds du Roi clément ,
Dont l'immense pitié nous cherche incessamment.
De nos propres destins vains juges que nous sommes !
Hommes , nous demandons notre bonheur aux hommes.
Il n'est pas dans leurs mains , il est placé plus haut.
Le gardien sacré de ce noble dépôt
Vous retint votre part ; mais en étiez-vous digne ?
Et quel droit aviez-vous à ce trésor insigne ?
Que vous devoit ce maître à qui vous deviez tout ?
Toujours à ses côtés la Justice est debout ,

Et toujours en nos cœurs habite le murmure.
Il pouvoit vous laisser dans cette foule obscure,
Où, pour un temps d'épreuve, il vous avoit jeté;
Pour lui seul et le Ciel Jean-Jacque eût existé.
Par un superbe don, par un génie immense,
Il ennoblit vos jours : votre gloire commence ;
Et bientôt ses rayons remplissent l'univers.
Ce n'étoit point assez de vos succès divers :
Vous vouliez le bonheur à côté de la gloire.
Le bonheur ! homme vain, parcourez votre histoire ;
Qu'y verrez-vous ? la foi cherchant la vérité ;
L'actif amour du bien et de l'humanité,
Le besoin d'adoucir les peines de vos frères,
De porter leurs fardeaux, d'écarter leurs misères ?
Non : mais de nos travers le récit insultant,
La révolte et les cris de l'orgueil mécontent,
Le mépris des humains, la haine de la vie,
Aux tristes passions votre plume asservie,

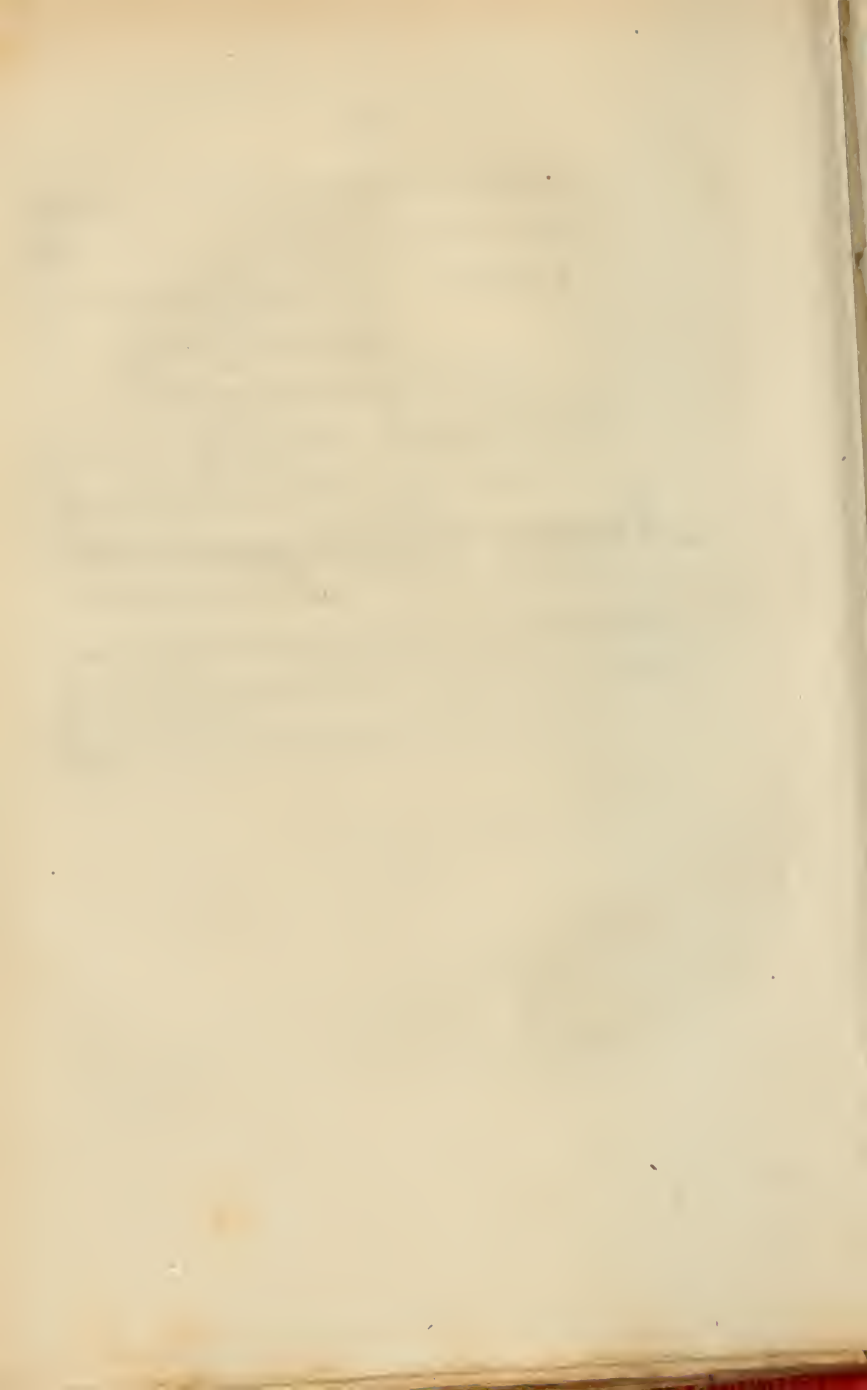
De riantes couleurs le vice revêtu,
Et le Ciel accusé d'oublier la vertu.
Le Ciel vous a puni d'un si honteux blasphême.
Vous citez des ingrats, et vous l'étiez vous-même.
Quel fruit de vos talents avez-vous su tirer?
De désoler le monde au lieu de l'éclairer;
De verser dans les cœurs des chagrins incurables,
Le dégoût du devoir, l'horreur de vos semblables;
De semer les soupçons entre tous les humains;
D'armer leurs passions, de remettre en leurs mains
Les traits qu'en fit tomber la voix de l'Évangile.
Le bonheur! il réside au cœur de l'homme utile.
Vous qui ne l'étiez pas, fils de la Vanité,
Avez-vous dû prétendre à la félicité?

JEAN-JACQUES.

Devant votre raison la mienne est confondue.
Vous me prouvez trop bien que je l'avois perdue.

Sophiste, je m'éclaire aux leçons d'un chrétien.
Vous saviez votre siècle, et j'égarais le mien.
Sur l'orgueil et l'erreur s'appuya mon génie ;
A la religion votre pensée unie
Vers un sublime but vous a toujours porté.
Je marchois dans le temps, vous dans l'éternité !
Avocat du malheur, dont vous fûtes l'apôtre ,
J'ai fait louer mon nom, et vous bénir le vôtre.
Vous l'emportez sur moi. Je découvre à présent
Que plus l'homme est pieux , plus il est bienfaisant ;
Qu'on apprend à mieux vivre en apprenant à croire ,
Et qu'un jour de vertu pèse un siècle de gloire.

Autres Dialogues.



DIALOGUE

ENTRE UN VIEILLARD ET UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

Vous avez vu ces temps d'une aimable folie,
Ces beaux jours, les derniers de la France polie.
Que vous étiez heureux ! A vos soupers divins,
Où le sel des bons mots et le feu des bons vins
D'un entretien charmant prolongeoient les délices ;
Où la guerre et la paix, les acteurs, les actrices,
L'anecdote du jour, le travers du moment,
La chute d'un ballon, l'exil d'un parlement,
Du cercle tour à tour appeloient les saillies ;
Dans ces réunions, par la grâce embellies,

Que vous avez connu d'agréables loisirs !
Combien j'aurois voulu partager vos plaisirs !
Dussé-je , comme vous , voir les glaces de l'âge
Argenter le duvet dont mon menton s'ombrage !
J'eusse aimé ces beautés , idoles d'une cour
Qui fit si mal la guerre , et fit si bien l'amour .
Du sceptre des salons leurs mains étoient ornées ;
Un Roi même à leurs pieds mettoit ses destinées .
Commandant sans rudesse , instruisant sans orgueil ,
Elles savoient d'un mot , d'un geste , d'un coup-d'œil ,
Rappeler le respect , réprimer la licence ;
Et leurs sujets , contents sous leur douce puissance ,
Dans leurs chaînes de fleurs voloient avec gâité ,
Et contre le bonheur changeoient la liberté .
Que ces beaux temps sont loin ! Grâce aux destins bizarres ,
Nos pères n'ont laissé que des enfants barbares .
L'ordre est anéanti ; l'anarchie est partout ;
Et les mauvaises mœurs , mères du mauvais goût ,

Sur mon triste pays étendant leurs ravages,
 Ont fait d'un peuple aimable un peuple de sauvages.

LE VIEILLARD.

Pourquoi sur le présent élever le passé?
 Par votre siècle en tout mon siècle est éclipsé.
 Cessez de me vanter nos froides coteries :
 Les mines , le jargon , l'aigreur , les railleries
 Faisoient souvent les frais de nos plaisirs si fins ;
 On s'entre-déchiroit à nos soupers divins.
 La fureur du bel air saisit toutes les classes.
 Le magistrat en robe eut de petites grâces ;
 Le prélat cavalier , jouant avec sa croix ,
 Pour gagner les rieurs , se permit quelquefois
 Un amusant blasphème , un scandale agréable.
 Pourvu qu'on fût piquant , tout devint convenable.
 Les amants se prenant , se quittant tour à tour ,
 Diffamoient le plaisir et profanoient l'amour.

Quel mari du bon ton, défiant l'épigramme,
Tête à tête eût osé souper avec sa femme?
Les noms d'époux, de fils, étoient proscrits partout,
Et, le vice excepté, l'on se moquoit de tout.
Vous valez cent fois mieux : vous soupez en famille ;
Vous ne rougissez pas de nommer votre fille,
D'avouer votre femme ; et, pour être entendus,
Nous parlons aujourd'hui, nous ne persiflons plus.
De la pensée au loin la route est élargie ;
On a moins de finesse, on a plus d'énergie.
Les cercles sont moins gais, les propos moins brillants ;
Le boudoir a perdu ses héros sémillants ;
On ne se masque plus pour courir sans relâche
Remplir d'homme charmant l'aventureuse tâche,
Et jouer, chaque soir, aux yeux de tout Paris,
Un personnage aisé, péniblement appris :
On reste heureux chez soi. Les plaisirs domestiques
Rapprochent, mieux goûtés, aux foyers pacifiques

Le père, les enfants, et leur aïeul goutteux,
 Qui, de son grand fauteuil, applaudit à leurs jeux,
 Tandis que, par sa bru la table préparée,
 D'un boston querelleur accourcit la soirée.
 Au lieu de petits soins, on a de grands devoirs.
 La gloire est dans les camps, et non dans les boudoirs.
 Enfin, par les lauriers vous remplacez les roses,
 Et le siècle des riens par le siècle des choses.

LE JEUNE HOMME.

Vous m'étonnez beaucoup; mais du moins convenez
 Que le goût est perdu, les beaux-arts ruinés.
 En vain, pour les sauver, le siècle se travaille :
 Il enfante, il enfante, et ne fait rien qui vaille.
 Que notre luxe est pauvre! En nos salons mesquins
 Voyez les murs, couverts de ces papiers mal peints,
 Laisser aux Gobelins leurs superbes tentures,
 Et l'acajou lugubre exiler les dorures.

Dans nos jardins tortus pouvez-vous faire un pas ?
 On y grimpe , on y glisse , et l'on n'y marche pas.
 La nature partout m'y semble contrefaite.
 Je ne vous parle point de l'art de la toilette :
 J'avoûrai , comme vous , ses sublimes progrès ;
 Mais les paniers , les pouffs ont encor mes regrets.
 Ils étoient si décents ! nos guenilles antiques
 Dessinent trop le nu chez nos dames étiques.
 Pour l'art des Raphaël , je crois qu'il a gagné ;
 Mais je songe à Vitruve , et je suis indigné.

LE VIEILLARD.

Moi , je ne le suis pas. Permettez que j'admire
 Cet arc où des vieux temps la majesté respire ,
 Ce Louvre rajeuni , ces palais merveilleux
 Couronnant de Paris les remparts orgueilleux ,
 Et ces quais si brillants , et ces ponts si superbes ,
 Et ce nouveau Paris sortant du sein des herbes.

Peuvent-ils exciter vos injustes rebuts ?
 Au moderne pinceau vous payez vos tributs.
 De David, il est vrai, la touche mâle et fière
 Gâte un peu de Boucher la petite manière :
 Gérard, sur Bélisaire assemblant les douleurs,
 Est plus sûr que Vanlo de m'arracher des pleurs :
 Je vois en Girodet, dans son audace heureuse,
 L'esprit de Michel-Ange, et non celui de Greuze.
 Partout mon âme émue à des traits éclatants
 Reconnoît le génie exilé trop long-temps.
 Au fade coloris succède un ton sévère.
 Plus d'amours minaudiers, de belle grimacière,
 Couvrant d'un battant-l'œil son visage fardé,
 Agaçant les passants d'un souris commandé,
 Et montrant sur ses doigts dessinés en raquette
 La rose de rigueur ou l'oiseau d'étiquette.
 Vous citez nos jardins, et vous les condamnez.
 Y trouvez-vous l'ennui quand vous vous promenez ?

Il vaut encore mieux grimper à perdre haleine
 Que marcher de plein-pied en gagnant la migraine.
 On a vu bien long-temps nos pères fastueux,
 Jusque dans leurs plaisirs toujours majestueux,
 En des jardins savants corrigeant la nature,
 Aux lois de la toilette asservir sa parure,
 De Flore, emprisonnée en d'éternels bosquets,
 Symétriser les pas, dessiner les bouquets,
 Et sous de verts rideaux, chefs-d'œuvre du génie,
 Recevoir le printemps avec cérémonie.
 Le printemps n'y marchoit que d'un air attristé.
 Nous l'avons de nos jours remis en liberté.
 Nous y sommes nous-même. En mon salon moins riche,
 L'or ne fatigue pas de son luxe postiche.
 L'élégance vaut mieux et n'embarrasse pas.
 Que servoient, dites-moi, ces superbes fatras,
 Porcelaines, carreaux, marbres, verroteries,
 Qui changeoient les salons en vastes friperies?

Nos meubles qu'aujourd'hui le goût sait façonner,
 Sont là pour nous servir, et non pour nous gêner.
 Je vois la propreté, luxe de la misère,
 S'introduire partout jusque dans la chaumière,
 Et la simplicité règne au sein des palais.

LE JEUNE HOMME.

Ainsi sur tous les points j'ai perdu mon procès.
 Mais patience : entrons dans le champ littéraire.
 Malgré tous ses défauts, avons-nous un Voltaire?
 A Gresset, à Piron, je cherche un successeur.
 De la société l'éloquent détracteur,
 Boudant le genre humain qui le plaint et l'admire,
 Trouve-t-il parmi nous son maître en l'art d'écrire?
 Montesquieu revit-il dans un penseur nouveau?
 Buffon peint la nature : où prendre son pinceau?
 La victoire est muette au pied de ses trophées.
 Nous avons des héros, mais nous manquons d'Orphées.

Le génie est éteint , sa gloire est au cercueil.
 Les Muses sont en pleurs et le Parnasse en deuil.
 Eh bien ! vous vous taisez : je viens de vous confondre.

LE VIEILLARD.

Tous nos auteurs vivants sont là pour vous répondre.
 Ouvrez , ouvrez les yeux et confessez vos torts.
 Eh ! vous criez misère au milieu des trésors.
 Quelle foule de noms chers au dieu du Parnasse !
 Je voudrois les citer : leur nombre m'embarrasse.
 Allez , votre partage est encore assez beau.
 Mais que dis-je ? Déjà , sous un aspect nouveau ,
 Élevant dans ses mains le flambeau des sciences ,
 M'apparoît le génie : en ses courses immenses
 Je le vois s'élancer , à pas audacieux ,
 Du centre de la terre aux limites des cieux ;
 Saisir de l'univers les ressorts invisibles ,
 Et , jusqu'aux régions , gouffres inaccessibles

Où l'Éternel se cache à nos yeux indiscrets ,
 Épier sa pensée et sonder ses secrets .
 Le monde est éclairé , les vérités circulent ,
 Et de l'esprit humain les bornes se reculent .

LE JEUNE HOMME.

Je reste sans réplique à tous vos beaux discours .
 Moins fort et plus adroit , vous me battez toujours .
 Nos spectacles pourtant m'offrent beaucoup à dire .
 Par exemple , comment soutiendrez-vous sans rire
 Que Talma de Le Kain est un digne rival ?

LE VIEILLARD.

Le Kain , plus varié , plus pompeux , plus égal ,
 De ses nobles douleurs attendrissant la scène ,
 D'un air de majesté fit pleurer Melpomène ,
 Le diadème au front et le sceptre à la main .
 Sous sa toge Talma me semble un vieux Romain ;
 Tonnant dans le sénat , égal aux dieux de Rome :
 Ses pleurs sont d'un héros , sa douleur est d'un homme .

A Le Kain de grand cœur j'ai vingt ans applaudi.
 J'entends son successeur, je pleurs, et je me di :
 Pourquoi les opposer sans cesse l'un à l'autre ?
 Talma , né pour son siècle , et Le Kain pour le nôtre ,
 M'ont procuré tous deux un plaisir différent.
 J'ai joui du passé , jouissons du présent.
 A quoi bon les regrets ? Ce mal de la vieillesse
 Comme une épidémie a gagné la jeunesse (1).
 Chaque jour elle vient du temps où nous vivons
 Fronder les agréments , calomnier les dons ,
 A ses contemporains déclare en tout la guerre ;
 Et , toujours s'amusant , se plaint avec colère
 Que le goût , les beaux-arts , les plaisirs sont perdus ,
 Depuis qu'on a du sens et qu'on ne soupe plus.

(1) Cette manie existoit il y a douze ans , mais elle a bien cessé.

Pardonnez-moi l'humeur que ce travers me donne.

Je suis bon d'ordinaire , et n'attaque personne.

Mon siècle , que j'aimois , ne m'a point pour censeur ;

Du vôtre seulement je suis le défenseur ;

C'est pour vous rendre heureux que ma raison vous gronde.

Vous voilà : jouissez et soyez de ce monde.

RODRIGUE, PÉLAGE.

PÉLAGE.

Que vois-je? Qui s'avance à travers ces forêts?

RODRIGUE, *déguisé sous une armure commune.*

Un soldat échappé des plaines de Xérès ,

Que le malheur poursuit , que le deuil accompagne

PÉLAGE.

Tu fuis : tu n'es donc pas un des fils de l'Espagne?

RODRIGUE.

J'en suis le plus à plaindre.

PÉLAGE.

Oui , si tu t'es sauvé

Du théâtre de gloire aux braves réservé.

RODRIGUE.

Je n'ai pas fui.

PÉLAGE.

Pourquoi loin du champ des alarmes?

RODRIGUE.

Vois mon sang arroser les débris de mes armes.

PÉLAGE.

De ton courage seul il falloit te couvrir.

RODRIGUE.

Je ne pouvois plus vaincre.

PÉLAGE.

On peut toujours mourir.

RODRIGUE.

J'ai fait bien plus : je vis pour servir la patrie.

PÉLAGE.

Toi la servir ! dis-tu , quand , par tes mains flétrie ,
Elle tombe expirante aux fers de l'étranger !

RODRIGUE.

Pélage , ose m'entendre , et non m'interroger.
Sais-tu bien qui je suis ?

PÉLAGE.

Eh ! qu'importe à Pélage
 De connoître le nom d'un guerrier sans courage !
 Du traître Julien n'es-tu pas quelque ami ?
 Avec cet inhumain n'as-tu pas (j'en frémi)
 Ouvert à l'étranger l'accès de nos contrées ?
 Périssent les ingrats dont les mains abhorrées
 Jettent dans l'esclavage un peuple de héros !
 Repoussés sur la terre et rejetés des flots ,
 Qu'ils meurent poursuivis d'une voix qui leur crie :
 Malheur, malheur à ceux qui livrent leur patrie !

RODRIGUE.

Mais sais-tu bien pourquoi , de vengeance affamé ,
 Contre son souverain Julien s'est armé ?

PÉLAGE.

Je sais qu'il a parlé de venger sa famille ,
 L'enlèvement , les pleurs , la honte de sa fille ,

Sur le front paternel l'opprobre descendu.
 Il accuse Rodrigue , et je l'ai défendu.

RODRIGUE.

Ainsi donc à ton roi tu gardes ton estime ?
 Tu repousses l'erreur qui le flétrit d'un crime ?

PÉLAGE.

Ce crime fût-il vrai , depuis quand un soldat
 A-t-il le droit affreux de déchirer l'État ?
 Que ne choisissoit-il , pour laver son outrage ,
 La lice que l'honneur enseignoit au courage ?
 C'est le fer à la main , non par la trahison ,
 Qu'à son Roi , Julien dut demander raison.
 Mais appeler l'impie au sein de nos murailles !
 Mais trahir son monarque au milieu des batailles !
 Ah ! du sang espagnol nos tristes champs couverts ,
 Notre camp déserté , nos guerriers dans les fers ,
 Tout accuse son nom des malheurs de l'empire ;
 C'est lui que dans leurs cris les mères vont maudire ;

Et la religion , qui ne le connoît plus ,
 Le sépare à jamais du nombre des élus.
 Faut-il qu'il ait trouvé des cœurs assez perfides
 Pour seconder, ô ciel , ses fureurs parricides !
 Que n'espérons-nous pas de la valeur du roi ,
 En ce jour où , porté sur son blanc palefroi ,
 Élevant dans ses mains le sceptre de la gloire ,
 Superbe , et sur son front respirant la victoire ,
 A travers ses soldats brillants d'or et d'acier ,
 Ce prince au champ d'honneur s'élança le premier ?
 Du haut de nos remparts , dans la vaste campagne ,
 Qui rayonnoit au loin des drapeaux de l'Espagne ,
 Nous le suivions des yeux , de la voix et du cœur ,
 Et nous disions ensemble : Il reviendra vainqueur !
 Infortuné Rodrigue ! Espérance déçue !

RODRIGUE.

D'un combat plus heureux tout présageoit l'issue.

Quatre fois le soleil a vu nos bataillons ,
 Défendant de la croix les sacrés pavillons ,
 Dans les champs de Xérès , où s'éteint notre gloire ,
 Ravir, céder, reprendre et perdre la victoire.
 La valeur de Rodrigue a long-temps résisté.
 Enfin, couvert de coups, las et non pas dompté,
 Il est tombé, dit-on, sur la sanglante plage.

PÉLAGE.

Oh! pourquoi, dans Tolède enfermant mon courage,
 Ne m'a-t-il pas permis de partager son sort?
 Il vivroit, ou du moins Pélage seroit mort.

RODRIGUE.

Tu le regrettes donc?

PÉLAGE.

Je l'aimois, je le pleure.

Je saurai le venger, et j'y vole.

RODRIGUE.

Demeure.

Rodrigue n'est pas mort.

PÉLAGE.

Qu'entends-je? Je frémi.

RODRIGUE.

Tu le vois, il te parle.

PÉLAGE.

Ah, prince!

RODRIGUE.

Mon ami!

PÉLAGE.

Hélas! et si long-temps j'ai pu vous méconnoître!

RODRIGUE.

Toi seul n'a pas du moins calomnié ton maître.

Tous ont chargé mon nom d'un honteux attentat.

Mais qu'importe mon nom? ne pensons qu'à l'État.

C'est pour lui que je viens, ranimant mon courage,

Blessé, foible, mourant, solliciter Pélage.

Je te trouve : il suffit. Ne gémis point sur moi;

J'ai rempli les devoirs d'un soldat et d'un Ro

Le ciel m'en est témoin ; et malgré leur victoire ,
 Le jour de mon malheur n'est pas un jour sans gloire.
 Mais de quoi sert la gloire à qui perd ses amis ?
 Ah ! pleurons sur les miens ! ces pleurs sont trop permis :
 J'ai vu périr tous ceux que j'avois vu combattre.

PÉLAGE.

Prince , il est des guerriers qu'un revers sait abattre ,
 Mais il en est aussi que rien ne peut troubler.
 Tant qu'il reste un de nous , l'ennemi doit trembler.
 Opposons la vigueur aux coups qui nous menacent :
 Des héros ne sont plus , que d'autres les remplacent.

RODRIGUE.

Où les trouver ?

PÉLAGE.

Ici. Dans ces bois reculés ,
 D'intrépides soldats , à ma voix rassemblés ,
 La vaillance me suit et me vaut une armée ,
 Sûr et dernier rempart de l'Espagne opprimée.

Montrez-vous à leur tête , et l'Arabe est vaincu.

RODRIGUE.

Mes destins sont remplis : c'en est fait , j'ai vécu.
 La fortune me fuit , et ma chute profonde
 Va rehausser l'orgueil des ennemis du monde.
 Une heure encor peut-être , et dans l'Espagne en deuil
 On cherchera mon trône , on verra mon cercueil.
 Ah ! lorsque , du milieu des guerres intestines ,
 M'élançant sur ce trône entouré de ruines ,
 J'osai d'une main ferme imposer à la fois
 Des fers à mes rivaux , à mes sujets des lois ,
 Et , joignant quelque palme à ses lauriers sans nombre ,
 D'Alaric au tombeau consoler la grande ombre ;
 Tout prospéroit , ami , sous mes heureux regards :
 La foule des besoins fuyoit devant les arts ,
 Nos cités renaissoient , et l'active industrie
 D'innombrables trésors couronnoit la patrie.

De nos champs fécondés sortoient des fruits nouveaux :
 Nos ports, long-temps déserts, se peuploient de vaisseaux,
 Et, du bonheur public achevant la conquête,
 Mon glaive aux factieux faisoit courber la tête.
 Oh! que de cris d'amour, de vœux respectueux,
 Lorsque, sans l'appareil de ces rois fastueux
 Qui passent avec pompe et tristement tranquilles,
 Sous les regards muets d'esclaves immobiles,
 Mon char consolateur, par le peuple traîné,
 De bénédictions marchoit environné!
 Tu le sais, tu l'as vu. Souvenir plein de charmes!
 Mon cœur peut donc connoître encor de douces larmes!
 Tout est détruit, Pélage. Un ingrat, j'en frémi!
 A renversé l'État par mes soins affermi.
 Il faut céder. Le bras qui l'avoit soutenue,
 S'éloigne de l'Espagne, et son heure est venue.
 Il s'apprête, le joug de sa captivité!
 Cependant, pour sa gloire et sa félicité,

J'avois là , mon ami , quelque grande pensée.
 Son avenir m'échappe , et cette main lassée
 Dépose entre tes mains un si noble fardeau.
 Je lègue à ta valeur notre dernier drapeau.
 Quand , sur mon corps , l'Arabe entrera dans la ville ,
 Rassemble nos débris ; et , cherchant un asile
 De forêt en forêt , de rocher en rocher ,
 Au creux des monts , partout , défends-lui d'approcher.
 Porte avec toi l'autel , le glaive , la bannière ;
 Reste seul , s'il le faut , et sois l'Espagne entière.

PÉLAGE.

Quels vains pressentiments affligent votre cœur !

RODRIGUE.

Mon ami , j'ai perdu l'audace d'un vainqueur.
 L'enthousiasme seul peut sauver les empires ;
 Il doit renaître ici , puisqu'enfin tu respirez.
 Je connois bien le peuple et ses illusions.
 Il est des temps d'opprobre où , pour les nations ,

Il faut un souverain entouré de prestiges ,
 Qui d'un courage ardent réveille les prodiges ,
 Leur montre l'avenir à travers des lauriers ,
 Et , les précipitant par de hardis sentiers
 Ignorés jusqu'à lui de la foule commune ,
 Sur d'immenses débris relève leur fortune.

PÉLAGE.

Cet honneur vous est dû. Je cours vous préparer
 Les chemins de la gloire où vous allez rentrer.

RODRIGUE.

Ma force expire : adieu. Héros de la Castille ,
 Pour de nouveaux combats que votre glaive brille.
 Chrétiens , devant mes yeux relevez vos drapeaux.
 Je ne puis vous guider ; mais qu'au sein des tombeaux
 Un grand espoir encore en mourant m'accompagne.

PÉLAGE , *tirant son glaive.*

Non , les Maures jamais ne garderont l'Espagne.

DAVID, LE PROPHÈTE NATHAN.

DAVID.

Gloire au saint envoyé!

NATHAN.

Près de vous, ô mon fils!

J'accours, obéissant aux célestes avis.

DAVID.

Prophète du Très-Haut, que sa sagesse inspire,
Vous voyez les malheurs dont ce peuple soupire.

NATHAN.

Je les vois.

DAVID.

Qui nous livre aux vengeances du ciel ?

NATHAN.

Un homme s'est levé du milieu d'Israël,
Le cœur plein d'injustice et les mains de souillures ;
Le meurtre a respiré sur ses lèvres impures.
Ses crimes sont comptés par celui qui voit tout,
Et devant l'Éternel la vengeance est debout.

DAVID.

Saül est repentant , si Saül fut coupable.

NATHAN.

Il se débat en vain sous le bras qui l'accable.
Voici le jour choisi par son juge irrité,
Où ce prince et ses fils et leur postérité,
Dépossédés du sceptre , arrachés de la vie ,
Manifestant de Dieu la vengeance assouvie ,
Dans les flots de l'abîme iront précipités ,
Comme de vils roseaux par l'orage emportés ;

Et les peuples , témoins de leur chute profonde ,
 Diront : Où sont ces rois élevés sur le monde ?
 Ils diront ; et déjà , s'élançant des déserts ,
 La palme de David réjouira les airs.

DAVID.

Qu'osez-vous m'annoncer ?

NATHAN.

La volonté suprême.

DAVID.

Moi , le fils d'un pasteur...

NATHAN.

Vous , l'élu de Dieu même.

DAVID.

Cessez.

NATHAN.

Vous souvient-il du jour que Samuel
 Vous adopta , mon fils , au nom de l'Éternel ?

DAVID.

Puis-je oublier ces temps? Mon père, au ciel propice,
Offroit en Bethléem un humble sacrifice.

De six fils à l'autel il prioit entouré.

Tout à coup le prophète, honneur inespéré!

Entre, s'incline et prie, et la flamme allumée

Monte avec son encens lentement consumée.

Mon père l'observoit dans un effroi pieux.

Quel de vos fils, dit-il, les parcourant des yeux,

Du soleil, le premier, salua la lumière?

Eliab approcha : l'homme saint, en prière,

Tournant vers l'Orient son visage élevé,

Voit qu'Éliab à Dieu n'étoit point réservé,

L'écarte, et sur son frère, attentif interprète,

Consulte du Seigneur la réponse secrète.

C'étoit Abinadab : lui-même, repoussé,

S'éloigne, par Scamma vainement remplacé.

Nul ne fut agréé. Mais l'envoyé céleste :
 Sont-ce là tous vos fils? — Un septième me reste :
 Le plus jeune, essayant les rustiques travaux,
 David aux champs voisins veille sur mes troupeaux,
 — Qu'il vienne. — Rappelé de l'humble pâturage,
 Moi j'accourois. Alors, baissant sur mon visage
 Des yeux pleins d'allégresse et d'admiration :
 Élu de l'Éternel et sauveur de Sion,
 Approchez. Vous voilà, s'écria le prophète :
 Sion, réjouis-toi, ton triomphe s'apprête ;
 Le sang des ennemis va fumer devant toi,
 Et le cri du Très-Haut t'a révélé ton roi.
 Puis il marqua mon front de l'empreinte sacrée,
 Et, courbant à mes pieds sa tête révéree,
 Il adora David; tandis qu'à mes genoux
 Mes frères et mon père étoient prosternés tous.

NATHAN.

Que survint-il alors? Dites.

DAVID.

Sur nos rivages

Les étrangers vainqueurs promenoient les ravages.

Je parus. Goliath sous ma fronde est tombé,

Et l'orgueil philistin devant nous s'est courbé.

NATHAN.

Est-ce tout ?

DAVID.

En ce temps , une noire tristesse

De Saül , notre roi , tourmenta la vieillesse :

Dieu m'inspira des chants qui calmoient ses transports ,

Et j'épousai sa fille ; et bientôt de nos bords

Il m'éloigna , saisi d'une haine jalouse ,

Et je fuis en pleurant , car de ma jeune épouse

Et de mon premier fils il m'avoit séparé ;

Mais jamais contre lui mon cœur n'a murmuré.

ATHAN.

Pourquoi les nations se sont-elles troublées ?
Pourquoi sous leurs coursiers nos rives ébranlées
Ont-elles de David fait retentir le nom ?
Répondez.

DAVID.

Au désert, assis dans l'abandon,
J'implorai le Seigneur. De mes pleurs escortée,
La voix de ma prière à son trône est montée.
Alors du firmament les hauteurs ont tremblé ;
Sur ses profonds appuis la terre a chancelé ;
L'onde a fui ; les rochers paroisoient se dissoudre ;
Le désert rayonnoit des flèches de la foudre.
Voilà que l'Éternel, d'un vol inattendu,
Sur les ailes des vents est vers moi descendu.
C'étoit lui : sous ses pas les cieus soumis s'abaissent ;
Du soleil pâissant les clartés disparaissent :

Les séraphins portoient son trône radieux ,
Comme un pavillon d'or étendu dans les cieux ,
Immense , environné de nuages sans nombre ,
De sa majesté sainte asile auguste et sombre.
La splendeur de son front les dissipe , et soudain
Les orages , les feux ont jailli de leur sein.
L'œil étoit ébloui de sa magnificence ,
Et sa voix du désert remplit l'espace immense.
D'où vient que la frayeur semble égarer tes pas ?
Le juste est sous ma garde , il ne périra pas.
Retourne , a dit ce Dieu. Vois de ma cité sainte
Les fils de l'étranger prêts à franchir l'enceinte.
Va , poursuis ces lions à ma voix élancés ;
De l'ombre de ta lance ils seront terrassés.
Puis j'entendis encore : Écoute le prophète ;
De mes ordres secrets ce fidèle interprète
T'apprendra tout ton sort... Et la voix s'arrêta ,
Et dans ses derniers cieux l'Éternel remonta ;

Et sur mon jeune front , penché vers la poussière,
Je sentis de son front rayonner la lumière.

NATHAN.

Eh bien ! ses saintes lois , que je viens vous dicter,
Promettez-vous , mon fils , de les exécuter ?

DAVID.

Mon père !

NATHAN.

Etes-vous prêt ?

DAVID.

Quoi qu'il ordonne encore,
Aveuglément soumis , je m'incline et j'adore.
Mais pardonnez un doute à mon cœur étonné :
Dieu veut perdre Saül , Dieu nous l'avoit donné ;
Il nous a vers ce roi prescrit l'obéissance.
Doit-on se dégager du frein de sa puissance ?
Dieu peut-il le permettre , et Dieu peut-il changer ?

C'est à nous d'obéir, c'est à lui de juger.
Le Seigneur à son choix fonde, abat, édifie,
Afin, qu'en sa grandeur nul ne se glorifie.
Du plus haut de son trône, aux mains des potentats
Il égare ou retient les rênes des États.
Lorsque dans son conseil ils n'ont point trouvé grâce,
Sous leurs propres filets lui-même il les enlace,
Les aveugle d'orgueil, les assiège d'erreur.
Ils tombent; et la terre assiste avec terreur
A ces grandes leçons des vengeances divines.
Alors s'élève un homme, à travers ces ruines,
Par l'esprit saint conduit, de son souffle animé,
Environné de force et de sagesse armé :
En lui le monde espère, et l'Éternel réside;
Il marchera couvert de l'invincible égide;
Les fleuves, les cités passeront sous ses lois,
Et ses mains se jouïront des couronnes des rois.

Heureux le peuple, heureux les bords qui l'ont vu naître !
 Sa mère avec orgueil viendra le reconnoître ;
 Son berceau d'Israël illustrera le sein ,
 Et les cieux à sa gloire applaudiront sans fin.

DAVID.

Mais si Saül calmoit la céleste colère !

NATHAN.

Il n'est plus temps, mon fils.

DAVID.

Dieu pardonne : il est père.

NATHAN.

Dieu punit : il est juge.

DAVID.

O Seigneur ! tes décrets...

NATHAN.

Observez-les toujours, ne les sondez jamais.
 La poussière superbe à Dieu s'est égalée,
 Et le pied du Très-Haut en passant l'a foulée.

Oppresseur d'Israël, Saül ne règne plus.
 Quel nouvel astre éclate au sein de nos tribus?
 Qui monte dans Sion sur un trône de gloire?
 Qui rend à Dieu son temple, aux Hébreux la victoire?
 David, David paroît. Cieux, terre, applaudissez!
 Les jours de la douleur pour Juda sont passés.
 Non, non, ce n'est pas moi, c'est l'Éternel lui-même,
 C'est lui dont la parole immuable et suprême
 Éclate dans la nue, et jusqu'à nous descend.
 Prosternez-vous : voici l'arrêt du Tout-Puissant.

DAVID.

Seigneur, vous avez vu ma course et ma carrière;
 David à vos regards soumet sa vie entière.
 Qu'ordonnez-vous de moi? Daignez m'en avertir.

NATHAN.

Du milieu d'Israël ton sceptre va sortir.
 Sois le salut du peuple à qui mon choix te donne.
 L'étranger s'étoit dit : Leur roi les abandonne;

Accourons , détruisons roi , peuple , autel , cité.
 Mais voici que tu viens , du Seigneur escorté.
 L'ange exterminateur devant tes pas s'élançe ;
 Il place sous ta main le fer de la puissance :
 Prends , combats et triomphe.

DAVID, *saisissant le glaive.*

Israël ! sois vengé !

Du soin de ton salut , par le Très-Haut chargé ,
 David acquittera cette dette sacrée :
 Je le sens aux transports de mon âme inspirée.
 Je monte sur mon char : la Mort vole avec moi.
 Je vois les étrangers , accourant sous ma loi,
 Courber devant ce glaive une tête soumise ,
 Et la force d'en haut en mes mains est remise.
 Ennemis d'Israël , évitez-moi , fuyez !
 Rebelles , tremblez tous ! rois , tombez à mes pieds !
 Trônes , soyez en paix à couvert sous ma foudre !
 Sceptres que je maudis , brisez-vous dans la poudre !

J'entends , j'entends le bruit des éternels concerts
 Proclamer mon triomphe ; et du trône des airs
 Partent de tous côtés ces accents de la joie :
 Honneur à Jéhova ! gloire au fils qu'il envoie !

NATHAN.

L'ouvrage est accompli. Peuple prédestiné,
 Rends grâce , et suis les pas du chef qui t'est donné.
 Ce roi , dit le Très-Haut , chargé de mon tonnerre,
 Comme je règne au ciel , régnera sur la terre.
 Il régnera. Son nom , d'âge en âge transmis,
 Signal de mes faveurs , renaîtra dans un fils,
 Dépositaire heureux de sa gloire féconde :
 Ce fils de sa sagesse étonnera le monde ;
 Leur race grandira , reine de l'univers.
 Je le jure. Oui , les cieux s'uniront aux enfers ,
 Les astres quitteront leur sphère dépeuplée ,
 Les mers se sécheront , et la terre ébranlée

S'effraîra de sa chute , avant que l'œil humain
De leur trône immobile observe le déclin ;
Car de l'éternité l'empire est mon partage ,
Et l'empire des temps sera leur héritage.

DAVID.

O promesse ! ô clémence ! ô bienfait immortel !
Qui pourra vous payer ?

NATHAN.

Le bonheur d'Israël.

Poésies.



LA GUERRE.

Le vainqueur s'est levé, ceint de force et d'audace,
Trois fois a, dans sa main, relui le glaive ardent;
Trois fois, du nord à l'occident,
A retenti son cri, messager de menace.

Ses guerriers ont paru : leur innombrable race
Marchoit devant son char, et la terre a tremblé ;
Le cœur des mères s'est troublé.

Il a dit : Séparez les enfants et les femmes ;
J'ai condamné ce peuple et ces murs orgueilleux ;
Le vent de ma colère est descendu sur eux ,
Comme un grand incendie aux cent bouches de flammes.

Mon glaive a demandé leur sang ;
 J'en nourrirai la terre ; et des monstres avides
 La dent héritera de leurs restes livides ;
 Et leur ville est la plaine où j'asseoirai mon camp.

Suivez , suivez le char de ce roi des batailles ;
 Chantez l'hymne des funérailles.
 Les époux sont tombés : les veuves gémiront ;
 Le joug de l'esclavage a pesé sur leur front.

O deuil ! ô solitude immense !
 Où sont ces fiers remparts chargés de bataillons ?
 Montrez-moi dans les champs ces superbes sillons ,
 Espoir d'une prochaine et riante abondance.
 L'œil effrayé du triste laboureur
 Ne reconnoîtra plus son jardin , sa prairie ,
 Ni le mur buissonneux de sa vigne fleurie.

Les cheveux hérissés, les bras tendus d'horreur,
 Au loin il s'enfuira, laissant avec terreur
 Ce théâtre champêtre où fume un long carnage.
 Peut-être un jeune agneau, son dernier héritage,
 Le suivra, compagnon d'exil et de regrets;
 Et l'ivraie indigente et la ronce sauvage
 Croîtront sur cette plage,
 Où flottoit l'or de ses riches guérets.

O guerre insatiable, et voilà ton ouvrage!
 Guerre, monstre affamé du malheur des humains!
 Les flots du sang qui coule ont un plus doux murmure
 A ton oreille impure
 Que le bruit des concerts, charme de nos festins.
 Les pleurs sont ta boisson, le deuil est ta parure;
 Des États en lambeaux, déchirés sous tes mains,
 Les cadavres sont ta pâture.

Les bras ceints de poignards , de chaînes , de flambeaux ,
Les pieds haussés sur des tombeaux ,
Ton colosse , debout dans leur cendre inféconde ,
Agite en souriant d'homicides drapeaux ,
Et , par cent voix d'airain , au ravage du monde
Appelle incessamment la foule des héros .

Honneur au peuple oublié de ta rage !
Il prospère tranquille , à l'abri de l'orage .
Comme au sein d'un vallon , du mystère amoureux ,
Le chêne , aux racines antiques ,
Ignore des autans le souffle rigoureux ,
Et voit autour de lui , dans un silence heureux ,
Multiplier sans fin ses rameaux pacifiques .

Tel un sage vieillard , par le ciel adopté ,
Savourant doucement l'oubli de ses années ,
Caché sous le rideau de son obscurité ,

Compte à des tables fortunées

Les nombreux rejetons de sa postérité,

Et, souriant aux fruits de sa fécondité,

Assis au milieu d'eux, bénit les destinées.

CHANT DU POÈTE.

Héros , que vos lauriers pâlisent
Sous mon poétique laurier !
C'est par moi que vos noms franchissent
L'Érèbe et son jaloux sentier.
En moi tous les siècles reposent ;
Tous leurs suffrages se composent
De l'arrêt par ma voix porté.
Mon souffle enfante la mémoire ;
Il allume , il éteint la gloire :
Seul je suis la postérité.

Heureux l'enfant de l'harmonie !
Transporté sous des cieus vermeils ,

Aux bosquets sacrés d'Aonie
Il compte ses premiers soleils.
Les Muses, célestes nourrices,
De leurs lèvres inspiratrices
Lui versent le miel attrayant ;
Et, bercé par leurs mains magiques ,
Au bruit de leurs chants prophétiques ,
Il s'endort en les bégayant.

Loin de lui, Tristesse importune,
Soins inquiets, effroi des Ris,
Noire escorte que la Fortune
Prête à ses pâles favoris !
Dans ces solitudes fleuries
Ne troublez pas les rêveries
De ce nourrisson des neufs Sœurs ;
Laissez la jeune abeille errante

Parmi la moisson odorante
Dont elle assemble les douceurs.

Mais , voilé d'un sombre nuage ,
Se lève le jour du malheur.
Immobile , son fier courage
Est armé contre la douleur.
Sa lyre en main , dans sa retraite ,
Ce mortel , sublime interprète .
De la gloire et de la vertu ,
D'Arion prend la voix touchante :
Comme lui son navire enchante
Les flots dont il est combattu.

Amitié , de ta chaste flamme
Comme il nourrit la noble ardeur !
Quel bienfait pour l'âme où son âme
Vient s'épancher avec candeur !

Qui peut mieux goûter tes délices?
Qui peut mieux de tes sacrifices
Sentir l'inestimable prix?
Quelle voix dira mieux tes charmes?
Quels yeux ont de plus douces larmes?
Quelle lèvre un plus doux souris?

Et toi, sainte Reconnoissance,
Que l'homme inventa pour les dieux,
D'un cœur plein de sa jouissance
Besoin tendre et religieux,
Devant ton autel qu'il parfume
Quel pur encens éclate et fume
Jusque dans l'avenir charmé;
Tribut odorant et céleste,
Qui du souffle du temps funeste
Ne sera jamais consumé!

Eh quoi ! vous que son charme attire ,
 Vous , arbitres de la faveur ,
 Vous que souvent la docte lire
 Dégagea du souci rêveur ;
 Dédaigneux de votre mémoire ,
 Vous refusez la chaste gloire
 Qu'il promet à vos dons heureux !
 Tandis qu'à sa voix inspirée
 S'ouvre votre oreille enivrée ,
 Vos mains se ferment à ses vœux !

Entendez-vous son cri suprême ?
 Levez les yeux et frémissez !
 Frémissez ! c'est Apollon même ,
 C'est un dieu que vous repoussez .
 Errant dans les vallons d'Admète ,
 Armé d'une simple houlette ,

Vous méprisez un pâtre obscur.
Il est court son exil champêtre !
Bientôt le dieu va reparoître,
Et voler au céleste azur.

Il vole, il a saisi les rênes
Des coursiers qui soufflent le jour :
Les Heures, jeunes souveraines,
En dansant composent sa cour.
Sous lui des saisons, des années,
De frimats, de fleurs couronnées,
Il voit fuir les groupes divers.
O mondes, le temps vous dévore !
Son char rayonnant plane encore
Sur l'abîme où fut l'univers.

SUR LA TOMBE D'UN ENFANT.

POURQUOI ce passager, descendu dans la vie,

Interrompt-il sitôt sa course poursuivie

Du vent orageux de la mort?

Sur les écueils glacés de cette plage aride

A peine il ouvre un œil inquiet et timide;

Soudain il le referme, et s'attachant au bord,

Il se décourage et s'endort.

Repose, ô voyageur! tandis que les tempêtes

Promènent les éclairs, les foudres sur nos têtes;

Tandis que nous traînons avec un long effort

Ces restes de nos jours, foible et stérile proie,
 Péniblement ravie aux tourmentes du sort :
 Repose au premier pas dans le calme du port,
 Sans songe, sans réveil, sans tristesse et sans joie!

O fléau de la vie! ô torrent désastreux!
 Où sont de mes beaux jours les rayons amoureux?

Je me lève dans ma tristesse,
 Et seul, les yeux errants sous un ciel ténébreux,
 Je demande au Plaisir : rends-moi ta douce ivresse.
 J'appelle l'Amitié, dernière enchantresse
 Qui veille quelquefois au lit de la douleur :
 Son flambeau s'est éteint dans la nuit du malheur.

Coulez, larmes silencieuses!
 Je vois loin de mon seuil fuir leurs troupes joyeuses,
 Et je reste en proie à mon cœur.

Non , ne demandons point de larmes à la terre :
 La terre n'en a point pour les infortunés.
 Au banquet des Amours , de roses couronnés ,
 Ceux-ci contre mon deuil se font une barrière
 De cent groupes de Jeux autour d'eux enchaînés,
 Ceux-là , dans leur carrière avec bruit entraînés
 Vers le trône mobile où leur rit la Fortune ,
 Repoussent en courant ma prière importune ,
 Et des pleurs d'un ami leurs yeux sont détournés.

Mais pourquoi les prier ? Pourquoi de plaintes vaines

Fatiguer ces âmes hautaines ?

Insensible témoin de mes vœux , de mes cris ,

L'homme voit mon désastre et passe.

Qu'importe que les flots dévorent mes débris ?

L'heure du Plaisir sonne ; et cet enfant des Ris

N'a pas d'instant pour ma disgrâce.

Imprudens ! que du monde éblouit la surface !

Le Temps, comme un vaisseau toujours prêt au départ,
 Transporte incessamment les vierges et les mères,
 Le riche et l'indigent, l'enfant et le vieillard,
 Les amis et les adversaires,
 Tous passagers involontaires,
 Au rivage arrachés et marqués au hasard
 Pour peupler à leur tour les plages étrangères.
 Là, de tous les trésors dans leur fuite laissés,
 N'emportant seulement que leur linceuls glacés,
 Les générations, en troupes infinies,
 Pâles et s'effrayant de se voir réunies,
 Vont aborder sans cesse; et le navire, hélas!
 Chargé de rouler leurs pas
 Vers ces tristes colonies,
 Ne les ramènera pas...

Cependant ils rêvoient des heures si nombreuses!
 Quel cercle varié de projets, de desirs,

Peut-être cet amant voloit à ses plaisirs,
 Éternisant l'espoir des veilles amoureuses !
 A ce noir Destructeur, génie ardent du mal,
 Le délai d'un instant peut-être alloit suffire
 Pour signer, en jouant, la perte d'un empire :
 De sa plume déjà tomboit le mot fatal.
 Que servent à l'avare et ses efforts stupides,
 Et son front sillonné d'abstinence et de rides,
 Pour recueillir un or péniblement ravi
 Dans le champ de ses jours arides,
 Infidèle moisson qui ne l'a point suivi,
 Et va se perdre aux mains de ses enfants avides ?
 Ce favori superbe, entouré de flatteurs,
 Dans une attitude orgueilleuse,
 Daignoit prêter l'oreille aux accents imposteurs
 De leur louange chatouilleuse.
 Ce grand, déjà le bras levé,
 Aux yeux de ses rivaux, pleins de haine et d'envie,

Alloit saisir enfin la palme poursuivie ,
 Et jusqu'au bord du trône il étoit arrivé.
 O fragiles destins ! ô trompeuse assurance !
 Tels que des malheureux frappés d'enivrement ,
 Tous s'agitoient , couroient , se heurtoient follement
 Dans le cirque de l'Espérance.

Le vent de la mort souffle , et cette foule immense
 Est balayée en un moment.

Toi qui tombas sitôt ; qui de la coupe amère
 N'as touché que les bords enveloppés de fleurs ;
 Qui , loin du cri plaintif des humaines douleurs ,
 N'entendis que le bruit des baisers d'une mère ,
 Du séjour de la vie habitant éphémère ,
 Qu'aurois-tu fait du jour ? Échappé du trépas ,
 Quel seroit ton destin ? Le mien peut-être , hélas !
 Celui de tout mortel affligé d'un cœur tendre.
 J'aurois pu recueillir tes chagrins dans mes bras ;
 J'aurois vu dans ton sein mes larmes se répandre.

Peut-être d'un ami que je n'attendois pas ,

Mon pied foule aujourd'hui la cendre.

Nul âge pour les cœurs aux soupirs condamnés.

On se ressemble tous dès qu'on souffre et qu'on pleure.

Qu'on sait bien dès la première heure

La langue des infortunés!

O toi, mon jeune ami, cette riante image

Plaît à mon âme et la soulage :

Il faut bien qu'au trépas je trouve à confier

Des pleurs que les vivants refusent d'essuyer ;

Toi qu'au sein de l'oubli va chercher ma tendresse,

Pourquoi le ciel jaloux, séparant nos berceaux,

Veut-il encor séparer nos tombeaux?

Toujours loin l'un de l'autre et s'appelant sans cesse,

Tel est donc des humains le sort trop rigoureux!

Eh! qu'il eût été doux de nous joindre tous deux,

De confondre en secret nos pensers et nos peines,

De partager le poids de nos communes chaînes!

Que je t'aurois aimé! que j'aurois de tes jours

Embelli le pénible cours!

Ils ne le savent pas, car ils me méconnoissent.

Ils ne soupçonnent pas combien d'instants heureux

Sont avec moi perdus pour eux.

Qu'ils l'ignorent toujours, ces cœurs qui me délaissent.

Ils regretteroient tant de m'avoir dédaigné!

Je veux que ce chagrin leur soit même épargné.

Ce n'est plus qu'avec toi que mon âme exilée

Désormais va s'entretenir

A l'ombre de ce mausolée;

Et si parfois quelque soupir

S'élève vers le soir au fond de la vallée,

Si des bruits gémissants s'échappent de ces eaux,

Si doucement se plaignent les roseaux,

Je croirai que ta voix à ma voix s'est mêlée,

Et de ma solitude, un moment consolée,

Je remercierai les tombeaux.

LES DEUX PROSCRITS.

QUEL voyageur parcourt la forêt solitaire?
Pourquoi ses yeux, dans l'ombre errants avec mystère,
Semblent-ils s'effrayer, soit quand l'effort des vents
Agite des vieux pins les panaches mouvants;
Soit lorsque du rocher la tête blanche et nue,
Se dessinant aux cieus, grandit ou diminue;
Soit quand l'oiseau des nuits sur son rameau tremblant
S'échappe, et frappant l'air d'un son lugubre et lent,
Aux échos réveillés de la tour pacifique
Apprend à cadencer son chant mélancolique?
On diroit qu'à la terre il craint de se fier.
Les plis d'un long manteau le couvrent tout entier.

Aux portes des hameaux , inquiet , il s'arrête :
Debout devant le seuil , humble et courbant la tête ,
Il n'ose ouvrir , il frappe , et par un foible cri ,
Au nom de sa vieillesse , il demande un abri.
Nulle voix ne répond. En vain le misérable
A vu luire , à travers la porte inexorable ,
La lampe du banquet , la flamme du foyer .
Pour lui ne tourne point le gond hospitalier ;
Et la pitié de l'homme est sourde à sa prière.
Oh ! s'il pouvoit du moins sur la modeste pierre
Où quelque malheureux , dédaigné comme lui ,
Attendit en pleurant ce sommeil qui l'a fui ;
S'il pouvoit un moment reposer en silence
Son corps froid de fatigue et brisé de souffrance !
Qu'a-t-il donc fait ? Quel est ce pâle voyageur
Qui , semblable à l'Hébreu fuyant le dieu vengeur ,
Marche au milieu des maux que la nature assemble ,
Et les voit sur son front descendre tous ensemble ?

Qui me dira son nom?... Son nom ! Il n'en a plus ;
 Du nombre des vivants lui-même il s'est exclus ;
 Car les cœurs frémiroient , et les bras dans l'espace
 Disperseroient la terre où s'imprima sa trace ,
 Et l'œil se fermeroit pour ne pas voir du sang ,
 Si des voix murmuroient le nom de ce passant.

Le voilà qui se traîne à travers les ténèbres.
 Il a d'un pied furtif franchi ces bois funèbres ,
 Ces champs déserts , ces bords sous les flots envahis.
 L'aube enfin s'est levée , et pour ses pas trahis
 Par les premiers rayons dont l'horizon se dore ,
 Tout isolé qu'il est , il semble craindre encore.
 Ses yeux autour de lui se promènent long-temps.
 C'est dans le mois glacé si connu des autans ,
 Où l'hiver , de frimas la tête couronnée ,
 Vient ouvrir , en tremblant , les portes de l'année.
 Sur ce mois douloureux un souvenir de deuil
 S'étend et veut des pleurs pour un royal cercueil.

Tout à coup on entend de la cloche ébranlée
 La voix tinter la mort ; et la foule appelée
 Sous les arceaux rompus du vieux temple en débris ,
 Dont la main de l'athée arracha les lambris ,
 Accourt s'agenouiller devant d'autres ruines.
 Prosternez-vous ; priez , peuplades orphelines ,
 Pour ce martyr tombé d'un trône glorieux ,
 Prisonnier de la terre et conquérant des cieux.
 Priez pour votre père ; ou plutôt , dans sa gloire ,
 Saluez ce vainqueur et chantez sa victoire.
 Il a brisé ses fers : sur un trône immortel
 Ses vertus l'ont assis au pied de l'Éternel.
 D'un regard protecteur il veille sur vos têtes ;
 Et dans la main de Dieu les foudres toutes prêtes
 S'éteignent à la voix de cet ange nouveau
 Qui réclame un autel , et non pas un tombeau.
 Oh ! qu'ils sont beaux les chants sortis du sanctuaire !
 Tout prie. Un homme seul n'a ni chant , ni prière.

Que dis-je? Il n'est pas seul ; car un autre vieillard ,
Errant ainsi que lui , sous un chêne , à l'écart ,
Quand la foule à genoux s'incline au sein du temple ,
Debout , le front levé , se tait et la contemple.
Tous deux ils se sont vus , et tous deux étonnés
Cherchent par quel motif , en ces lieux amenés ,
Parmi ce peuple en deuil ils craignent de paroître.
Même âge les rapproche , et même sort peut-être.
Ils s'observent long-temps d'un regard curieux.
L'immobile manteau , voile mystérieux ,
Cache leurs traits , leur port ; mais leur air de tristess
Décèle le malheur , et leurs pas la vieillesse.
Enfin , les chants pieux s'arrêtent par degrés ,
Et le peuple déjà sort des parvis sacrés.
Tous deux n'attendent pas que la foule s'assemble :
Poussés d'un même instinct , ils s'éloignent ensemble :
Ils s'éloignent , toujours s'interrogeant des yeux.
Non loin de là s'enfonce un antre spacieux

Où la pluie , à longs flots retombant sur la terre ,
Les chasse épouvantés ; car sous le signe austère
De la foi des chrétiens , du martyr d'un Dieu ,
Il leur fallut fléchir pour entrer dans ce lieu.
La croix dont la merveille en merveilles féconde ,
Apprit l'humilité même aux princes du monde ,
Des vieillards fugitifs voit les fronts s'incliner ;
Devant l'image sainte ils semblent frissonner :
Le trouble est dans leurs yeux , la crainte est dans leur âme ;
Et , comme si du Ciel les menaçoit la flamme ,
La face contre terre , ils tombent abattus ,
Tremblants de voir ce Ciel tout peuplé de vertus.
Cet accord cependant produit la confiance :
Ils se tendent la main en signe d'alliance ;
Mais ils baissent la voix , et de leur entretien
Aux forêts d'alentour l'écho ne transmet rien.
Sans doute ils se parloient , dans un langage intime ,
De leur fraternité de malheur et de crime ,

D'un peuple entier contre eux s'élevant à grands cris ,
De leur bannissement ; car ils étoient proscrits ;
Et plutôt que d'errer sur la terre étrangère ,
Les voilà maintenant, bravant la loi sévère ,
Exclus de nos cités muettes à leur voix ,
Ténébreux citoyens des rochers et des bois ,
Sans y trouver d'abri pour leur tête flétrie ,
S'exilant , inconnus , dans leur propre patrie.
Ils n'ont pas, comme OEdipe, au sein de leurs malheurs,
L'amour d'une Antigone , et ses soins et ses pleurs ;
Mais, pour punir leur crime et doubler leur supplice ,
Ils ont des Étéocle , ils ont des Polynice (1) ,
Qui , les abandonnant , troubleront après eux
Les murs qu'ils ont souillés de leur exemple affreux.

(1) Pas tous. Parmi les fils de ces hommes, on en connoît qui gémissent sur le crime de leur père.

Isolés , fugitifs , aux longs remords en proie ,
Non , ils n'entendront plus les doux chants de la joie ,
Des consolations le langage divin.
Nulle main n'osera s'approcher de leur main ,
Hors celle d'un brigand ou celle d'un complice.
La table hospitalière , à l'indigent propice ,
Refusera ses dons à leurs timides vœux ;
Et jamais l'Amitié ne remplira pour eux
La coupe des festins , qui , de fleurs couronnée ,
Appelle un long bonheur sur notre destinée.
Séparés par leur crime et du monde et du Ciel ,
Plus de recours au trône et d'asile à l'autel.
Sur eux tonne leur Dieu , contre eux leur roi se lève.
Menacés de la foudre et poursuivis du glaive ,
Ils mourront ignorés dans quelque affreux séjour ,
Où le passant pieux , apercevant un jour
De vieux débris de l'homme épars sans sépulture ,
Daignera les couvrir d'un peu de terre obscure ,

Tandis que de leurs noms le hideux souvenir
Portera l'épouvante au fond de l'avenir.

Mais cependant on dit que deux vierges sublimes,
De nos infirmités servantes magnanimes,
Allant, les yeux au Ciel et l'aumône à la main,
Partout où pleure un pauvre, où souffre un orphelin,
Rencontrèrent un jour, (le vingt janvier peut-être!)
Deux vieillards expirants qu'on n'a pu reconnoître,
Sur la terre étendus, pâles, inanimés.
Leur voix rendoit encor quelques sons mal formés,
Et ces mots à l'oreille arrivoient avec peine ;
Dieu! Roi! Pardon!... Sans doute à la justice humaine
C'étoient deux criminels par la fuite échappés,
Mais implorant leur grâce et de la mort frappés.
La Pitié parle seule à ces filles célestes,
Qui, sans prétendre, hélas! ranimer de vains restes,
Vont tombant à genoux et priant l'Éternel
Pour ceux que leurs forfaits ont éloignés du Ciel.

Ainsi près du pervers la vertu se présente ;
 Ainsi la charité, qui n'est jamais absente,
 Vient placer sa prière entre l'homme et son Dieu,
 Adoucit les horreurs de l'éternel adieu,
 Rouvre à l'âme déchue un chemin vers la gloire,
 Rend au foible la force, au vaincu la victoire,
 Bénit ceux qu'on maudit, absout les condamnés,
 Ne voit dans les méchants que des infortunés,
 Et, suivant les leçons du Dieu par qui nous sommes,
 Se donne, comme lui, pour racheter les hommes.
 Quand nous cherchons en vain, à nos derniers moments,
 D'un parent, d'un ami, les doux embrassements,
 Les regards d'une épouse et les pleurs d'une fille,
 Elle est là qui nous plaint, devient notre famille,
 Et nous aide à franchir la barrière des cieus,
 Comme si nous étions des frères à ses yeux.
 Ah! sans doute, en effet, nous sommes tous ses frères.
 Voyez ces inconnus que ses pleurs tutélares

Daignent accompagner au séjour du trépas.

Céleste Charité, tu ne demandes pas

Quel fut leur nom, leur sort : dans les saintes demeures,

Morts, tu les introduis ; malheureux, tu les pleures ;

Et devant leurs tombeaux tu vas placer la croix

Qui défend leur poussière, où jamais dans ces bois

Ne viendra s'incliner la douleur filiale,

Ni de l'arbre du deuil, dès l'aube matinale,

La plaintive Amitié pencher les longs rameaux,

Avec ces chants sacrés qu'on réserve aux tombeaux :

Car, en secret, troublant la double sépulture,

Chaque nuit s'en échappe, avec un long murmure,

Une voix qui redit ces paroles d'effroi :

J'ai renié mon Dieu ! j'ai massacré mon Roi !

LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS,

ÉLÉGIE.

COMBIEN vers tes aïeux tu fus lent à descendre ,

O Louis ! D'où vient qu'à leur cendre

Ta cendre si long-temps refusa de s'unir ?

Le bras levé pour te bénir ,

D'où vient qu'à ces degrés , muette sentinelle ,

De ton prédécesseur t'attendit vainement

L'ombre royale et paternelle ,

Assise sur le seuil du poudreux monument ?

Hélas ! lorsque ton ombre errante et fugitive

Vint occuper sa place après vingt ans d'oubli ,

Et , de ton successeur par toi-même accueilli

Réclamer à son tour la visite tardive ,

Quelle confusion dans l'empire du deuil !

Tu ne rencontras plus sur le funèbre seuil

Ce maître passager de ton dernier royaume ,

Ce gardien couronné des confins du trépas ;

Et pour céder son poste à ton pâle fantôme ,

Son spectre ne recula pas.

O mort ! quoi ! tu n'as point d'invincibles barrières

Contre les attentats des vivants , ces bourreaux !

O mort ! quoi ! leurs mains meurtrières

Aux cadavres glacés disputent des tombeaux !

Cour taciturne et ténébreuse.

De héros et de potentats ,

Des brigands vous ont dit : Marchez ! Et sur leurs pas ,

Traînant de vos linceuls la ruine poudreuse ,

Du fond de vos cercueils vous sortez à la fois.

L'œil au loin voit errer les mânes de cent rois ,

Aux lieux , aux mêmes lieux où , sur la France heureuse ,
 Vivants , ils étendoient leurs bienfaits et leurs lois.
 Soleil , tu fus témoin de ce spectacle impie !
 Cieux , vous l'avez souffert ! Un monarque l'expie.

Reposez désormais , restes du Roi-Martyr.
 Rentrez , vieux ossements de trois races célèbres ,
 Dans les solitudes funèbres
 Dont le crime vous fit sortir.

Déjà (de son retour admirables prémices !)
 La vertu sur le trône appelle ici le deuil ,
 La prière et l'encens , ces tributs du cercueil.

Déjà l'agneau des sacrifices
 Tombe sur les autels , et , de son sang versé ,
 Rachète les forfaits d'un sénat insensé ,
 Qui , du mal élevant le sanglant édifice ,
 Dit à la Peur : Sois ma complice.

Les voici , les enfants de tant de souverains :
 Aux cendres des aïeux leurs filiales mains
 Vont rendre une sainte poussière
 Que la Religion couvre de sa bannière.
 Le deuil est sur leur front , les larmes dans leurs yeux.

Mais quels sanglots sortis du sein mystérieux
 De ce lugubre sanctuaire!
 Ah ! je vous reconnois : c'est vous , sans doute , hélas !
 Royale et plaintive orpheline ,
 Dont l'œil vit , en s'ouvrant , le trône et le trépas.
 Le Respect , dans ces lieux , ne vous aperçoit pas ,
 Mais la Piété vous devine.

Ah ! pleurez. Qui pourroit condamner vos douleurs ?
 Pleurez. Vit-on jamais sur de plus grands malheurs
 Répandre des larmes plus justes ?
 Le méchant seul frémit de vos regrets augustes.

Insensés, à l'aspect de ces saints monuments,
 Voilés du crêpe funéraire,
Vous osez demander qu'une joie étrangère
De son cœur filial suspende les tourments!
Qu'exigez-vous encor? Doit-elle, pour vous plaire,
Insulter aux tombeaux de ces mânes chéris,
Et, d'un pied sacrilège, au sein de leurs débris,
Entrelacer les pas d'une danse légère?

 Devant les cendres de sa mère,
Voulez-vous que son front se couronne de fleurs,
Qu'elle approche, en riant, des ossements d'un père?
Ah! laissez, laissez-lui ces lugubres couleurs;
Laissez-lui ses soupirs, ses sanglots et ses pleurs.

 Et toi, France, toi, ma patrie,
Garde-toi d'écouter leur hypocrite effroi.
Que peuvent redouter les bourreaux de leur Roi
 De celle qui pleure et qui prie?
Non, ce n'est pas sur les tombeaux

Qu'elle va recueillir des pensers de vengeance.
Auprès de la victime oubliant tous ses maux ,
Son âme vers le Ciel avec amour s'élance ,
Et la Religion , qui la suit en silence ,
 Jette un voile sur les bourreaux.
Cet ange de clémence , à côté d'un autre ange ,
Apprend comme on pardonne, et non comme on se venge.
Le cri de sa douleur, dans les cieux entendu ,
En bénédictions retombe sur la terre.
Dieu laisse, en l'écoutant , échapper son tonnerre ,
Et l'envoyé de paix est vers nous descendu.

Je disois , et déjà la Mort , levant sa faux ,
Sur les marches d'un trône , hélas ! trop connu d'elle ,
 Venoit , pour peupler les tombeaux ,
 Prendre une victime nouvelle ;

Et, jusqu'au dernier rendez-vous
 Où nos rois tour à tour en secret vont s'attendre,
 Du frère de Louis elle pousoit la cendre
 Qu'embrassoit en pleurant la Patrie à genoux.

Oh! du moins cette fois la douleur qui t'anime
 Est libre de remords, France! Tes pleurs pieux
 Coulent sur un malheur, et non pas sur un crime;
 Et Louis, plein de gloire, a rejoint ses aïeux.
 Il ne laissera point sa royale poussière
 Sur la terre de l'exilé.

Au milieu des Français, tranquille et consolé,
 Il meurt, et sa famille a fermé sa paupière.

Peuple, abjure ton deuil. Un destin glorieux
 Attend ce monarque qui tombe.

Non, Louis n'est point mort : il traverse la tombe
 Pour s'envoler aux Cieux.

Et tandis que des rois la vieille basilique
S'ouvre pour recevoir son cercueil pacifique ;
Tandis qu'avec les chants l'encens religieux
S'élève à cette voûte antique ,
Déjà de son trône nouveau
Ce nouveau conquérant s'empare ,
Et , parmi les honneurs que le Ciel lui prépare ,
Bénit encor la terre où Dieu mit son berceau.

LE RETOUR.

SALUT, champs paternels, remparts religieux,
Berceaux de mes amis, tombes de mes aïeux !
Salut ! Je fuis pour vous la riante Lutèce.
Quel sentiment confus de joie et de tristesse
A votre aspect sacré me trouble et m'attendrit !
Tout ranime à mes yeux, tout rend à mon esprit
Des souvenirs mêlés d'amertume et de charmes.
Ah ! mon premier hommage est un tribut de larmes.
Autour du sol natal l'homme voit les tombeaux,
Comme au seuil de la vie il découvre les maux.
Ici s'ouvre l'enceinte où, non loin de ma mère,
Dort vers mon vieil ami la cendre de mon père,

O vous, qu'après quinze ans pleure encor mon amour,
Disparus pour jamais de cet humble séjour,
Exilés d'un moment que, des bords de la vie,
Rappela dans son sein la céleste Patrie;
O guides protecteurs de mes pas enfantins,
Entre le monde et moi placés par les destins;
Hélas! trop tôt privé de vos secours utiles,
Que j'ai perdu de jours en des travaux stériles!
Mais du moins, toujours plein de ces germes d'honneur
Dont vos soins prévoyants ont enrichi mon cœur,
Long-temps dans un commerce heureux et salutaire,
Instruit par votre exemple au plaisir de bien faire,
Même au sein des poisons de nos goûts corrompus,
Respirant le parfum de vos douces vertus,
Je ne sais quelle paix, dans mon âme exhalée,
Aux fleurs de vos leçons en secret s'est mêlée,
De votre esprit divin souffle conservateur.
Ainsi le foible oiseau, loin du nid protecteur,

Dans le vague des airs jeté par quelque orage ,
 Ouvre une aile novice , et , rasant le feuillage ,
 De son maître emplumé répète les détours :
 Il n'a plus ses leçons , il s'en souvient toujours ,
 S'abat , reprend son vol , arrive et se repose.
 Ainsi , dans le vallon où vécut une rose ,
 Le voyageur charmé retrouve son odeur.
 Tel de vos sentiments j'ai gardé la candeur ,
 Vos penchants respectés , vos exemples prospères :
 Glorieux de rentrer sous le toit de mes pères ,
 Le cœur et les mains purs comme je l'ai quitté ,
 D'étaler noblement ma chaste pauvreté ,
 De dire à mes amis , dont la foule s'empresse :
 Ma probité me reste , et voilà ma richesse.

Qu'au foyer paternel rentre couvert d'affront ,
 Qu'il rentre l'œil baissé , la rougeur sur le front ,
 Celui dont la vertu s'est lâchement trahie ;
 Qu'on se taise à son nom , que sa mère le fuie ;

Qu'il voie à son aspect ses amis s'attrister,
 D'un regard de mépris les passants l'insulter;
 Qu'il offre en son retour l'image d'une fuite;
 Que nul vieux serviteur ne se montre à sa suite,
 Baisant son vêtement de pleurs d'amour trempé,
 Tremblant comme un transfuge au supplice échappé,
 Qu'il se cache, et du moins de la douce Patrie
 Qu'il ne jouisse pas après l'avoir flétrie!
 Pour moi, de tous les miens j'attends l'heureux accueil.

Oh! que mes vœux ardents pressent avec orgueil
 L'instant qui me promet leur vue attendrissante,
 De leurs embrassements l'ivresse renaissante,
 Leurs entretiens si chers, leurs reproches si doux,
 Et tout notre âge d'or recommençant pour nous!
 Semble-t-il à nous voir, ressaisissant nos chaînes,
 Nous confier nos vœux, nos projets et nos peines,
 Que nous ayons vécu l'un de l'autre ignorés?
 Ah! nous étions absents, et non pas séparés.

Ils ne me verront plus enivré d'espérance ,
Comme en ces jours rians de notre adolescence.
Ils ont fui des beaux ans les prestiges nombreux ;
Mais je suis détrompé sans être malheureux :
Mon esprit ne croit plus , et mon cœur aime encore.
Plein de ce doux instinct que l'égoïsme ignore ,
Vide de passions , de craintes , de desirs ,
J'ai perdu les erreurs , j'ai gardé les plaisirs :
J'aime , et ce sentiment délicieux et tendre
Sur tout ce qui m'entoure aspire à se répandre.
Sans accuser mon sort , sans envier autrui ,
Son bonheur fait le mien ; je sais jouir en lui.
Malheureux qui jamais pour autrui ne s'oublie !
Je laisse à l'orgueilleux cette triste folie
De reprocher au Ciel ses dons ailleurs portés ,
De les voir comme un vol à nos félicités.
L'astre , père du jour , sur la nature entière
Verse inégalement sa flamme nourricière :

Il peint de tous ses feux l'or flottant des sillons ,
Prête un rayon avare à l'herbe des vallons ,
Et , des champs qu'il féconde émaillant la surface ,
Laisse aux fronts des rochers leurs couronnes de glace.
Enfant de la vallée , irai-je murmurer
Si d'un regard à peine il daigne m'effleurer ?
Non. Dans mon sort obscur il n'est rien que j'envie.
Oh ! pour qui sait aimer , quel trésor que la vie !
Le méchant peut haïr la lumière des cieus ;
Mais combien son aspect semble doux à nos yeux ,
Tant qu'il peut nous rester des vertus à prétendre ,
Des cœurs à rendre heureux , des bienfaits à répandre !
Je n'ai point d'or : le Ciel voulut m'en dépouiller ;
Mais j'ai versé des pleurs , et je sais consoler.
Hélas ! l'humanité , trop féconde en misères ,
Offre tant de moyens d'être utile à ses frères !

La Richesse est avare , et ses dons sont un prêt
Dont il faut , en hommage , acquitter l'intérêt ;

Ou plutôt, comme un serf qui change d'esclavage,
 Elle semble acheter celui qu'elle soulage,
 Le promène avec elle en étalant ses fers,
 Redit avec orgueil les maux qu'il a soufferts,
 Du bruit de sa rançon l'importune sans cesse,
 Et lui fait mille fois regretter sa détresse.
 Mais quels sont ses bienfaits? De l'or!... Homme insensé!
 Eh! qu'importe ton or au cœur d'ennuis pressé,
 A la nature en deuil, à l'amitié trahie?
 Dis-moi : quels sont les pleurs que ton or vil essuie,
 Les blessures qu'il ferme, et les maux qu'il guérit?
 Que fait-il, que peut-il pour l'innocent proscrit?
 Pour la vertu luttant, à demi-désarmée,
 Contre la calomnie à sa chute animée?
 Le cœur a des trésors que l'on n'épuise pas;
 Il sait suffire à tout : il ne fait point d'ingrats;
 Il ne protège point : il ne vend pas, il donne.
 Sa pitié flatte, attire, encourage, pardonne.

Oh ! que la bienveillance a de secrets divins !
 Et que peut lui servir le retour des humains ?
 Elle est son bien , son prix , sa volupté suprême ;
 Elle puise à sa source , et jouit d'elle-même ;
 Elle anime , embellit , fertilise les jours ;
 Elle est l'onde enchantée où l'on revient toujours.

Heureux si je pouvois de ce portrait fidèle ,
 Comme j'en suis le peintre , être un jour le modèle !
 O sentiment sacré ! plaisirs nobles et purs !

Cependant le char roule : il approche , et des murs
 Déjà la vaste porte et s'ébranle et résonne
 Sous le bruit de la roue au cercle monotone.
 Autour de moi j'étends un avide regard.
 Voilà l'étroit chemin de ce double rempart
 Qu'ont tant de fois lassé mes courses matinales.
 Dans cette longue rue , aux ailes inégales ,
 Je reconnois encor ces écriteaux pressés ;
 J'y vois par d'autres noms les vieux noms remplacés.

Le possesseur n'est plus, l'édifice demeure.
 Avançons. Ce cadran où l'œil consulte l'heure,
 Derrière ce vitrage, à mon départ, fixé,
 Roule encor son aiguille, et dix ans ont passé.
 Saluons ce palais, dont la lourde jeunesse
 Soutient de cette tour l'élégante vieillesse.
 En des jours différents ils ont vu des grandeurs
 Briller et s'éclipser les trompeuses splendeurs,
 Comme un rêve chassé par un rêve infidelle.
 Où sont tes grands arceaux, vénérable chapelle,
 Toi dont le sein muet m'étaoit de nos preux
 Les images dormant sur leurs tombeaux poudreux?
 Leurs images, leurs noms, leurs écussons gothiques,
 Et leurs poudreux tombeaux, et tes vastes portiques,
 Tout est tombé, Déjà, sur leurs débris épars,
 Du temple de la foi sort le temple des arts.
 Tout est tombé. Le Temps, suspendant sa menace,
 Laissoit ces murs debout et l'homme les efface.

O néant ! cet aspect qui me rend plus rêveur,
 Sur d'autres souvenirs a reporté mon cœur.
 Si ceux que je chéris étoient aussi ta proie ;
 Si, tandis que je vole , impatient de joie ,
 Dans mes embasements prêt à les enlacer,
 O Mort ! quelqu'un des miens... Effroyable penser !
 Fuyons-le... Malgré moi je le sens qui me presse.
 Mes pleurs coulent : mon sein palpite avec vitesse.
 Rien ne peut plus fixer mes yeux inattentifs.
 Des coursiers , dont ma voix hâtoit les pas tardifs ,
 Je voudrois ralentir ou détourner la course.
 Une heureuse ignorance est encor ma ressource ;
 Je frémis de la perdre. O Dieu ! sauvez leurs jours.
 Le char s'arrête et tremble. Au sein des vastes cours
 Un ami m'attendoit : l'observant au passage ,
 D'un regard inquiet je poursuis son visage ,
 Et je suis rassuré... Non , je n'ai rien perdu :
 Tout ce que j'aime existe , et j'en suis attendu !

Recevez mon encens , clémente Providence !
Après dix ans , marqués d'une sévère absence ,
Il n'est rien de plus doux , de plus délicieux
Que de se retrouver au toit de ses aïeux ,
Entouré des amis qu'on laissa jeune encore ,
De renaître avec eux à son heureuse aurore ,
Et de dire , en leur sein accueilli tour à tour :
Tous pleuroient mon départ , tous fêtent mon retour.

L'ATTENTE,

ÉLÉGIE.

HIER, en me quittant, il me disoit : demain !
Il n'a point paru ce matin ;
Et moi je l'attendois solitaire et parée
De ce collier de fleurs qu'il posa sur mon sein.
L'encens qui plaît à Cythérée,
Le parfum de la rose embaumoit mon séjour.
Un mystérieux demi-jour
Glissoit sous la moire azurée
Des rideaux au double contour,
Réunis et fermés par les mains de l'Amour.

Devant l'image enchanteresse

Qui me rend sa présence et fut son premier don ,

Assise , je laissois , dans un mol abandon ,

Errer de mes pensers la rêveuse paresse ;

Et ces billets chéris , garants de sa tendresse ,

Des sentiments du cœur interprètes si doux ,

Reposoient , entr'ouverts , épars sur mes genoux

Tremblants d'une inquiète ivresse.

Je ne les lisois pas , mais en pensant à lui ,

J'abaissois sur leurs traits des yeux pleins de ma flamme ,

Et ces mots séducteurs dont il trompa mon âme ,

Comme autrefois encor m'occupoient aujourd'hui.

Je me les rappelois , j'aimois à les redire.

O de nos sens troublés quel est donc le délire !

Oui , tout bas à moi-même , oui , je les redisois

Ses vœux pour mon bonheur que le volage oublie ,

Et ses mille serments de n'être qu'à Zélic.

Doux mensonge , tu m'abusois ;

Tu charmois les ennuis d'une attente cruelle ;
Tu réalisais mes desirs ;
Tu me rendois tous les plaisirs
Que me déroboit l'infidelle.

Je restois seule , et l'heure avoit sonné trois fois ;
La porte , accoutumée à tourner sous les doigts
De l'ami qu'attendoit ma tendresse inquiète ,
Tristement sur ses gonds , immobile et muette ,
Attachoit mes regards , et ne les lassoit pas.
Timide et résignée (Amour le sait , hélas !) ,
Sans quelque obstacle que j'ignore ,
Il seroit à mes pieds , je serois dans ses bras ,
Me disois-je : attendons encore.
Je lui créois des soins , des devoirs , des liens ;
Je m'accusois d'impatience ;
Je repoussois ma défiance
Comme un tort plus grand que les siens.

Tantôt sur le parquet sonore
 Multipliant mes pas au hasard enlacés ;
 Tantôt inanimée , et les regards fixés
 Sur cette porte que j'implore ,
 J'attends , je crains , j'espère , et mon espoir est vain.
 Il ne reparoît pas. M'auroit-il oubliée ?
 Non , non , je le verrai , mon cœur en est certain.
 Hier , en me quittant , triste et de pleurs noyée ,
 N'a-t-il pas répété : Demain ?
 Sa bouche sur ma bouche et sa main sur ma main
 N'ont-elle pas encor garanti ses promesses ?
 Ah ! j'en crois son amour , ses serments , ses caresses ,
 Il viendra. Cependant je vois tomber le jour ;
 Le Temps emporte sur son aile
 L'espoir de mes plaisirs envolé sans retour.
 Je reste seule. O dieux ! n'auroit-il plus d'amour ?
 Et moi , ne serois-je plus belle ?

CONSEILS

D'UNE FEMME A UN JEUNE SAVANT.

J'HONORE vos talents , et je vous félicite
D'allier l'honnête homme à l'homme de mérite ;
Mais la société, dans ses goûts absolus ,
Exige encor de vous quelque chose de plus.

Au fond d'un cabinet , étendu sur un livre ,
Quoi que l'on puisse apprendre, on n'apprend point à vivre,
Edmond. Pour acquérir cet utile savoir ,
Il faut un peu moins lire , il faut un peu plus voir ,
Étudier nos mœurs , s'instruire à nos usages ,
Donner aux goûts du temps ce qu'y doivent les sages ,

Souvent même descendre aux plus petits emplois.
 Le grand art est de plaire ; on l'a dit mille fois.
 Socrate n'en dit rien , ni peut-être Epictète.
 Consultez le bon sens ; c'est lui qui nous répète
 Qu'étant nés l'un pour l'autre et vivant en commun ,
 Il en coûte fort peu de se rendre à chacun
 Accessible , poli , doux , complaisant , aimable ;
 Et voilà , s'il vous plaît , le savant véritable.

Que m'importe en effet , dans vos doctes travaux ,
 Qu'armé d'une lunette à verres inégaux ,
 De Saturne et de Mars dirigeant la conduite ,
 Vous puissiez dans les cieus assigner leur limite ,
 Si , dans votre élément , inhabile , étranger ,
 Vous ignorez d'abord l'art de vous diriger ;
 Si , lorsque près de moi le hasard vous amène ,
 Toujours sûr de gêner , et toujours à la gêne ,
 Novice ridicule , et qu'un mot peut troubler ,
 De peur de parler mal , vous craignez de parler ?

Est-ce là tout le fruit de tant d'expérience ?

Un pas , un geste , un rien vous alarme d'avance.

Vous qui lisez au ciel , par un rare savoir ,

A peine savez-vous comment il faut s'asseoir.

Eh ! que sert de connoître et le monde et ses causes ,

Si connoître ses mœurs est pour vous lettres-closes ?

A d'utiles emplois livrez-vous cependant.

On peut lire et s'instruire , et n'être point pédant.

La science est un bien ; l'abus seul est blâmable :

Qui vous empêche donc , par un accord aimable ,

De marier l'étude avec l'urbanité ,

D'embellir le savoir des traits de la gaîté ?

Otez-lui sa rudesse et ce masque sauvage ,

Et laissez-nous de fleurs couronner son visage.

Je lisois l'autre jour , car de lire est fort bon ,

Un livre plein de grâce autant que de raison.

La raison , sans la grâce , est triste et ne peut plaire.

J'aimois cet écrivain dont l'heureux caractère

Savoit d'un même pas , sans les effaroucher ,
 Ensemble les unir et les faire marcher ,
 Joindre la profondeur avec la bagatelle.
 Vous devinez par-là que c'étoit Fontenelle.
 Il a quelques défauts , on me l'a dit du moins ;
 Mais , plus parfait peut-être , il plairait beaucoup moins.
 Il n'est point hérissé ; c'est un homme abordable ,
 Et l'on pardonne tout à qui sait être aimable.

Fort bien ; mais , dites-vous , il faut vivre pour soi :
 Notre goût de nos jours détermine l'emploi.
 Ces règles , ces égards , me choquent , me déplaisent.
 Le monde est exigeant , et ses chaînes me pèsent ,
 Ainsi , content de vivre entre quelques amis ,
 A la seule raison stoïquement soumis ,
 Vous voulez à tout soin , à toute servitude ,
 Interdire l'accès de votre solitude ,
 Renoncer aux humains , philosophe caché !
 Et sur ce beau projet votre esprit attaché

Pense que rien ne doit déranger ce système?
 Mais avez-vous compté d'abord avec vous-même?
 La solitude est triste, et surtout à vingt ans.
 On ne peut se suffire, il faut des passe-temps;
 Il faut voir, être vu. La même compagnie
 Quelque temps nous amuse, et bientôt nous ennuie.
 L'habitude est bien près de la satiété.
 L'esprit court de lui-même à la variété.
 Et, croyez-moi, le monde, avec toutes ses chaînes,
 Offre mille douceurs pour prix de quelques peines.
 Sous un jour pur et vrai sachez l'envisager.
 Tel qui le décrira ne peut s'en dégager.
 Souvent avec nous-même il nous réconcilie;
 On se plaît dans son sein, on s'évite, on oublie
 Les chagrins, les soucis, les fâcheux souvenirs,
 On s'arrache au dégoût de ses propres loisirs.
 Eh! qui peut remplacer ces douces jouissances,
 Ce commerce enchanteur de soins, de prévenances,

Ces égards délicats , cette affabilité ,
Tous ces liens charmants de la société ?
Chaque front devant vous quitte un dehors sévère ,
Et semble épanoui du besoin de vous plaire ;
L'oreille à vos discours , ou bien ou mal compris ,
Prête un air attentif , et la bouche un souris ;
On vous loue avec art , on vous cède avec grace ;
Votre aspect flatte , égaille , et jamais il ne lasse.
Ah ! revenez au monde ; et convenez enfin
Que vivre de la sorte est un plus doux destin ,
Plus fait pour embellir , pour charmer notre vie ,
Que la société de la philosophie.

LA RONDE CONSTITUTIONNELLE.

OR, des Persans le sublime empereur
Eut l'an dernier une grande frayeur.
Il avoit lu dans sa correspondance
Que de son peuple il étoit le tyran ;
Qu'il lui falloit rendre à l'indépendance
Tous ses sujets , et sur un nouveau plan
Régir la Perse à l'instar de la France ;
Faire une charte , élever deux pouvoirs
Auprès du sien , étendre ses devoirs ,
Borner ses droits , renvoyer ses épouses ,
N'en garder qu'une , et , de ses lois jalouses ,
De son sérail , de ses eunuques noirs

La délivrer ; car ces modes sont tristes.
 Tel fut l'avis d'un de nos publicistes
 Qui, dans Paris, se trouvant du loisir,
 De l'effrayer se donna le plaisir,
 L'endoctrina, lui promit son estime
 S'il étoit sage, et garda l'anonyme.
 Le prince lit, et se met à songer.
 Dans ses Etats avant de tout changer,
 Il veut savoir ce qu'on fait dans les nôtres.
 S'ils sont heureux, dit-il, plus que nous autres,
 De leurs façons il faudra s'arranger.

Son parti pris, le monarque s'esquive
 De son palais ; il laisse au grand-visir
 Des pleins-pouvoirs ; et, cédant au désir
 De voir l'Europe, il s'embarque, il arrive.

Masqué du nom de son ambassadeur,
 Il est à Londres ; il entre avec splendeur
 Dans cette ville, où, d'une mine fière,

La Liberté, pour la première fois,
 S'assit au trône, et fit trembler les rois
 Aux sons hardis de sa voix familière.
 Comme il regarde en trouvant tout joli,
 Il voit un peuple indocile, impoli,
 Faisant pleuvoir un déluge de boue
 Sur un beau char dont le maître établi
 A la portière où chacun le bafoue,
 D'un caillou rond sent effleurer sa joue,
 Fuit sans se plaindre et sans être indigné.
 Quoi! dit le Prince, après avoir lorgné
 Le patient, il n'obtient pas justice!
 Dans ce pays qui fait donc la police?
 On lui répond : Personne, Monseigneur.
 Un peuple libre a ce mot en horreur.
 — Mais ce quidam qu'ils ont couvert de fange?
 — C'est notre Roi, notre père. — Ah! qu'entends-je?
 Et vous osez... Vous êtes bien brutaux.

— Non, Monseigneur, nous sommes radicaux.

Fort mécontent, le Roi poursuit sa route.

A deux cents pas on l'entoure. Etes-vous

Ou pour la Reine, ou bien pour son époux?

Demanda-t-on. Messieurs, dit-il, sans doute

Vous vous trompez : j'arrive et ne sais rien.

Je suis Persan ; je veux à tous du bien.

— Coquin ! gremlin ! criez : Vive la Reine !

Du parlement la voix a reconnu

La chasteté de notre souveraine :

Le Roi lui seul n'en est pas convenu.

Ce juste arrêt, par nos soins obtenu,

Nous le fêtons depuis une semaine.

Point de quartier pour les amis du Roi !

Nous les forçons d'éclairer leurs fenêtres.

Sur leurs refus, dans les hôtels des traîtres

Nous brisons tout. — Tout, messieurs ! Et la loi ?

— Il est bon là. L'Anglais n'est-il pas libre ?

— Et le respect pour la propriété?

— Le peuple seul doit être respecté.

— Des droits communs vous rompez l'équilibre.

— Vive la Reine! A bas ses détracteurs!

Tenez, voyez : cet homme est un ministre.

Il entre à pied dans ce palais sinistre

Où la Princesse a ses persécuteurs.

Allons, courons, battons Sa Seigneurie.

On court, on bat. Le ministre leur dit :

Un peu moins fort ; rajuste son habit,

Sans se fâcher de la plaisanterie,

Va chez son maître, et puis sert la patrie.

De ces façons le monarque étonné

Blâmoit beaucoup les coutumes anglaises;

Mais il apprit par son *Cicerone*

Qu'il en étoit encor de plus mauvaises;

Que, par exemple, un nombre d'ouvriers

Criant : du pain! vomissant mille injures,

Pouvoit entrer dans vos manufactures ,
Piller, briser, disperser vos métiers ,
A l'industrie enlever ses ressources ,
Et dans un jour couper vingt mille boursés.
Ouf! dit le Prince, allons à l'Opéra ,
J'en ai besoin. Le désordre étoit là.
La Liberté défend toutes mesures
Pour prévenir des accidents fâcheux.
Oh! qu'être libre est un droit merveilleux!
Mais cependant les chutes sont bien dures.
Cent chars roulants qui se heurtent entre eux,
Brisent le sien. Perdu dans les voitures,
Le pauvre Roi, pâle et le bras démis,
Sur un brancard regagna son logis.
Il y resta, déplorant sa disgrâce,
Deux mois entiers; puis, disant à voix basse :
Maudit séjour! il s'enfuit du pays.
Le Roi, guéri, passe dans l'Ibérie.

Des chevaliers cette noble patrie ,
Qui défendit avec tant de bonheur
Son Dieu , son Roi , son drapeau , son honneur ,
Charmoit les yeux de l'Europe attendrie.
On y voyoit , formant d'heureux complots ,
Des révoltés qu'on nommoit des héros.
De toutes parts , aux changements en proie ,
Les Espagnols pousoient des cris de joie.
Ils répétoient sans interruption :
Vive le Roi , la Constitution ,
Et les Cortès ! Meilleur que ses ancêtres ,
Le Roi nous aime ; il veut l'égalité ,
Et dans nos mains remet les biens des prêtres.
C'est un abus que la propriété.
Oh ! puisqu'ainsi le monarque est fêté ,
Dit le Persan , tant mieux ! La preuve est claire
Qu'avec son peuple il s'accorde à ravir :
On n'a rien fait que sous son bon plaisir ,

Et la réforme étoit fort nécessaire.
Présentons-nous devant Sa Majesté
Pour prendre part à sa félicité.
Il se présente , il demande le Prince.
On lui répond : le Prince est prisonnier.
Nul ne le voit ; son peuple est son geôlier.
Il a voulu visiter la province,
Il a quitté Madrid pour un moment ;
Mais aussitôt un bon soulèvement
L'a rappelé dans cette capitale.
Il conservoit , quel horrible scandale !
Un confesseur qui lui parloit de Dieu ;
A ce cafard il a dû dire adieu.
Tous ses valets étoient autant de traîtres
Qui l'infectoient de conseils odieux :
Ils sont partis. Le Roi vaut beaucoup mieux
Depuis qu'il n'a ni serviteurs , ni prêtres
Autour de lui. Pour peu que de ses yeux

Il chasse encor quelques amis funestes ,

De nos malheurs artisans manifestes ,

Nous n'aurons plus rien à lui demander

Que sa couronne ; il saura l'accorder.

Nous en viendrons à cette œuvre bénigne ,

Et du début cette fin sera digne.

— Mais de l'État qui soutiendra le faix ?

— N'avons-nous pas nos clubs et nos Cortès ,

Nos Quiroga , nos Riégo , ces grands hommes ,

Nos avocats , nos faiseurs de pamphlets ?

— Et pensez-vous être heureux ? — Nous le sommes.

— Est-il bien vrai ? — Nous l'avons décrété.

Nous le serons à perpétuité.

— Deux mots encor : le trésor ? — Il est vide.

— Le crédit ? — Nul. — Quelques bons financiers ,

En avez-vous ? — Nous avons des papiers.

— Le peuple ? — A faim. — Et l'armée ? — Est avide.

— Ah ! citoyens , votre prospérité

Me fait frémir. — Attendez deux années.
Nous essayons nos grandes destinées.
Il faut d'abord avoir la liberté.
— Il faut surtout de la tranquillité.
Adieu. Je cours, de là les Pyrénées,
Chercher la paix : elle n'est point chez vous.
Où la trouver? Ils s'entr'égorgeoient tous
Dans la Sicile, au nom des droits de l'homme.
Monsieur Pépé, réformateur très-doux,
Veut qu'on soit libre, ou sinon vous assomme.
A Naples encore, où de braves guerriers
Sur leur bon prince ont conquis leur patrie,
Tout est en feu. Quels sauveurs singuliers!
Or, le Persan prit pour une furie
La Liberté. Le Persan se trompoit;
Il ne voyoit, hélas! que la Folie.
La Liberté, qu'un crêpe enveloppoit,
Les yeux en pleurs, tristement s'échappoit

Loin du Vésuve , et fuyoit l'Italie.

Mon voyageur fit comme elle , dit-on ;
Car d'ordinaire il suit les bons exemples.
Il vint en France : il trouva tous les temples
Tendus de noir. Le lugubre bourdon
Frappoit les airs ; et le peuple , en silence ,
Pâle , couvert des vêtements du deuil ,
Se rassembloit autour d'un grand cercueil
Où s'entassoient avec magnificence
Ces vains hochets qui parent la puissance
Sans la défendre. Ils fondoient tous en pleurs ;
Tandis qu'assis dans la chaire sacrée ,
L'homme du Ciel , d'une voix altérée ,
Lisoit ces mots : *Je pardonne et je meurs.*
Pour qui ce deuil , cette douleur muette ,
Cet appareil des fêtes de la Mort ?
Dit le monarque. On lui conta le sort
Du Roi-martyr que la France regrette.

Il apprit tout , sa vie et son trépas.
 Et c'est ce Roi si bon , si magnanime ,
 C'est lui , dit-il , qu'ils ont pris pour victime!
 Par lui la paix règne dans ses États ;
 Louis accorde à ses sujets ingrats
 La liberté ; dans leurs chaînes il tombe :
 Du haut du trône il leur tendoit les bras ,
 Leur main le frappe , et chacun de ses pas
 Vers leur bonheur en est un vers sa tombe.
 Ah ! c'en est trop. Qu'on ne me parle plus
 De ces méchants. Partons : je suis confus
 De mon voyage , et surtout de sa cause.

Mais , dans la Perse avant de retourner,
 Cherchant les bords que le Danube arrose ,
 Il voit l'Autriche ; il la voit gouverner
 Par un pouvoir que rien n'ose borner,
 Et , sous le joug , tranquille elle repose.
 Il demanda si dans les régions

Où vit des czars l'héritier despotique ,
 On connoissoit les révolutions ,
 Et s'il craignoit pour sa couronne antique ?
 On lui dit : Non. Quoi ! ces chefs absolus
 Sont obéis ! Et ceux qui , sans ombrage ,
 Ont de leurs droits accordé le partage ,
 Sont immolés , ou bannis , ou reclus !
 Avis aux Rois ! Moi , je n'en veux pas plus.

Après ces mots qui sentent la satire ,
 Dans ses Etats le Persan se retire ,
 Voit mille abus et ne réforme rien.
 Il refusa d'être un Roi citoyen.
 Que voulez-vous ? Il craignoit le martyr.
 Ma foi , Messieurs , tant pis pour son empire.
 Consolons-nous. L'Europe va si bien !

A MADAME DE

Ah ! que vous m'enchantez par cet aveu sincère !

Vous ne savez pas à quel point

Je suis heureux de vous déplaire.

Mais , de grâce , entre nous , ne me flattez-vous point ?

Voyez , si , par caprice , ou même par foiblesse ,

Votre cœur s'étoit avisé

De me montrer quelque tendresse ,

A combien de malheurs je serois exposé.

J'en éprouvois de toute espèce.

D'abord , je me connois , j'aurois perdu l'esprit.

On le perdrait à moins. Moi , vous paroître aimable !

Oh ! oui , ce triomphe incroyable

M'eût rendu fou , sans contredit.
Ensuite ce démon maudit ,
Des démons le plus détestable ,
L'Orgueil m'alloit saisir, et l'on eût répété :
Sa conquête est inestimable :
Sans doute il a le droit d'en tirer vanité ,
Mais il en est insupportable.
Qui dit amoureux , dit jaloux.
Hélas ! bon gré , malgré , nous le devenons tous ;
Et quand , par malheur , nous le sommes ,
Plus de tranquillité pour nous.
Nous voilà , petits ou grands hommes ,
Inquiets , tourmentés , veillant ou dormant mal ,
Le jour , la nuit , à table , au bal ,
Dans les salons , dans les revues ,
Au milieu du spectacle , au coin même des rues ,
Constamment poursuivis de l'ombre d'un rival.
Encore trop heureux lorsque ce n'est qu'une ombre.

Quelquefois c'est bien pis ; c'est un être réel ,
C'est un corps très-substantiel.
Souvent ils sont deux, trois ; souvent ils sont sans nombre.
On a vu cela : j'en frémi ,
Moi qui , selon la règle antique ,
N'adore que les fers d'une maîtresse unique ,
Dont je veux à mon tour être le seul ami.
Il me faudroit enfin , pour vaquer aux mystères
Du petit dieu fripon que vous rendez si doux ,
Négliger mes devoirs , oublier mes affaires.
Je n'en aurois plus qu'une ; et lorsqu'à vos genoux
Je languirois , plongé dans une molle ivresse ,
Que m'importeroit la richesse ,
Et la gloire et le monde , et jusqu'à l'avenir ?
J'aurois vécu , pourquoi ? Pour aimer. Ce plaisir
A bien son prix , je le confesse.
On ne peut de son temps faire un plus doux emploi ;
Mais on pourroit du moins en faire un plus utile.

Ainsi, tout bien pesé, voyez, belle Cécile,
Que votre antipathie est un bienfait pour moi.
Ne la surmontez pas : c'est moi qui vous en prie.
Songez, si vous m'aimiez, que je perdrais, hélas!
Esprit, bonheur, repos, sagesse, modestie,
Et que je garde tout si vous ne m'aimez pas.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES AU TOME PREMIER.

DIALOGUES DES MORTS.

	Pag.
Turenne et Luxembourg.	1
Voltaire et Chénier.	13
J.-J. Rousseau et l'abbé Legris-Duval.	33

AUTRES DIALOGUES.

Dialogue entre un Vieillard et un jeune Homme.	59
Rodrigue, Pélage.	72
David, le prophète Nathan.	84

POÉSIES.

La Guerre.	101
Chant du Poëte.	106
Sur la Tombe d'un Enfant.	112
Les deux Proscrits.	120
Les Tombeaux de Saint-Denis, élégie.	131
Le Retour.	139
L'Attente, élégie.	150
Conseils d'une Femme à un jeune Savant.	154
La Ronde constitutionnelle.	160
A Madame de.....	173

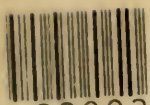
TABLE OF CONTENTS

1	Introduction
2	Chapter I
3	Chapter II
4	Chapter III
5	Chapter IV
6	Chapter V
7	Chapter VI
8	Chapter VII
9	Chapter VIII
10	Chapter IX
11	Chapter X
12	Chapter XI
13	Chapter XII
14	Chapter XIII
15	Chapter XIV
16	Chapter XV
17	Chapter XVI
18	Chapter XVII
19	Chapter XVIII
20	Chapter XIX
21	Chapter XX
22	Chapter XXI
23	Chapter XXII
24	Chapter XXIII
25	Chapter XXIV
26	Chapter XXV
27	Chapter XXVI
28	Chapter XXVII
29	Chapter XXVIII
30	Chapter XXIX
31	Chapter XXX
32	Chapter XXXI
33	Chapter XXXII
34	Chapter XXXIII
35	Chapter XXXIV
36	Chapter XXXV
37	Chapter XXXVI
38	Chapter XXXVII
39	Chapter XXXVIII
40	Chapter XXXIX
41	Chapter XL
42	Chapter XLI
43	Chapter XLII
44	Chapter XLIII
45	Chapter XLIV
46	Chapter XLV
47	Chapter XLVI
48	Chapter XLVII
49	Chapter XLVIII
50	Chapter XLIX
51	Chapter L
52	Chapter LI
53	Chapter LII
54	Chapter LIII
55	Chapter LIV
56	Chapter LV
57	Chapter LVI
58	Chapter LVII
59	Chapter LVIII
60	Chapter LIX
61	Chapter LX
62	Chapter LXI
63	Chapter LXII
64	Chapter LXIII
65	Chapter LXIV
66	Chapter LXV
67	Chapter LXVI
68	Chapter LXVII
69	Chapter LXVIII
70	Chapter LXIX
71	Chapter LXX
72	Chapter LXXI
73	Chapter LXXII
74	Chapter LXXIII
75	Chapter LXXIV
76	Chapter LXXV
77	Chapter LXXVI
78	Chapter LXXVII
79	Chapter LXXVIII
80	Chapter LXXIX
81	Chapter LXXX
82	Chapter LXXXI
83	Chapter LXXXII
84	Chapter LXXXIII
85	Chapter LXXXIV
86	Chapter LXXXV
87	Chapter LXXXVI
88	Chapter LXXXVII
89	Chapter LXXXVIII
90	Chapter LXXXIX
91	Chapter LXXXX
92	Chapter LXXXXI
93	Chapter LXXXXII
94	Chapter LXXXXIII
95	Chapter LXXXXIV
96	Chapter LXXXXV
97	Chapter LXXXXVI
98	Chapter LXXXXVII
99	Chapter LXXXXVIII
100	Chapter LXXXXIX
101	Chapter LXXXXX

La bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

U

--	--



a39003



002514288b

CE PQ 2201
.B52A16 1824 V001
COO BRIFAUT, CHA DIALOGUES,
ACC# 1220858

